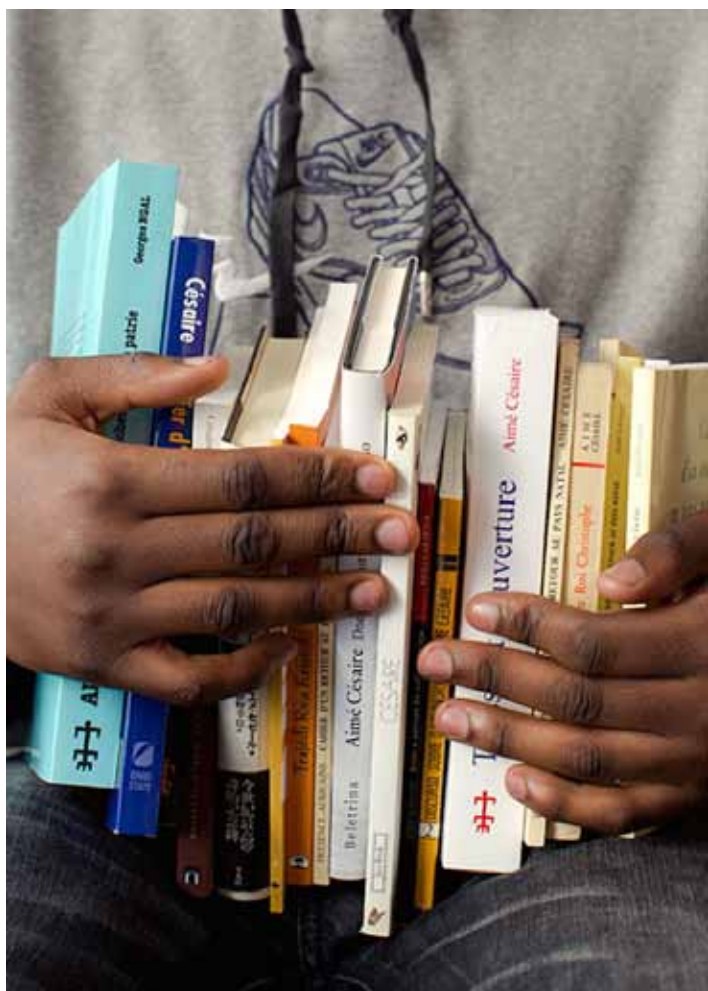


Proposition pédagogique en écho à la pensée d'Aimé Césaire



Sommaire

En Préambule

I - La décolonisation en Afrique : quelques repères

1- Les trois phases de la décolonisation en Afrique 4

2) Chronologies 5

3) Un autre point de vue 6

II - Les revues : vecteurs de pensée

1) *The Crisis* 7

2) *La voix des nègres* 8

3) *La revue du monde noir* 9

4) *Légitime Défense* 10

5) *L'Étudiant noir*, Journal de l'association
des étudiants martiniquais en France 10

6) *Présence Africaine* 11

7) *Black Orpheus* 12

8) *Le progressiste* 13

10) *Peuples noirs, Peuples africains* 14

III - Quatre grandes figures de l'émancipation africaine

1) Toussaint Louverture, le précurseur 15

2) Aimé Césaire 16

A· Biographies, documents, bibliographie 16

B· Aimé Césaire et le concept de « négritude » 17

C· Deux textes essentiels : *Cahier d'un retour
au pays natal* et *Tragédie du roi Christophe* 18

a) *Cahier d'un retour au pays natal* 18

b) *La tragédie du roi Christophe* 19

A· Un portrait de Frantz Fanon 21

B· Peau noire, masques blancs 22

C· *Les Damnés de la terre* 23

IV - Colonialisme et cartographie

1) Visions ethnocentrées des continents 26

2) Made In Algérie 27

V - Études postcoloniales

1) Tentative de définition 28

2) *L'Orientalisme* d'Edward Said 30

3) *Les subalternes peuvent-elles parler?*,
Gayatri Chakravorty Spivak 31

VI - Pistes pédagogiques

1) Enseigner la colonisation 32

2) Les revues 33

3) Noir, nègre et négritude 33

4) Les cartes 34



Choix de livres d'Aimé Césaire, et d'un ouvrage de Georges Ngala le concernant. Fonds Présence Africaine. Présenté par Malamine Trore. Photographie réalisée dans les locaux de la librairie Présence Africaine. Juin 2015.

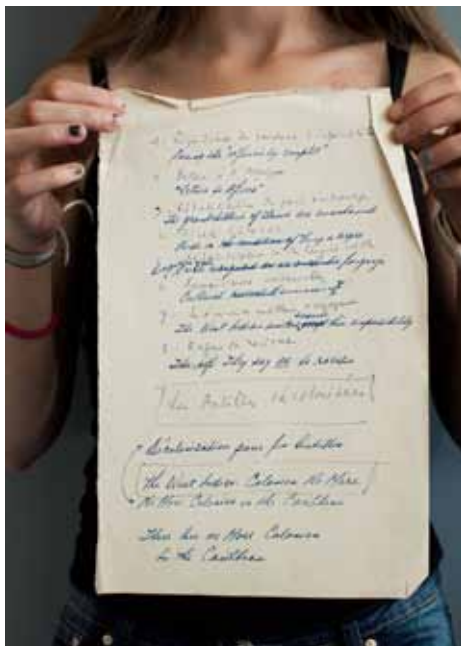
Ce dossier pédagogique accompagne la série de photographies réalisées par Florence Lazar en 2015 avec les élèves du Collège Aimé Césaire, à Paris, dans le cadre du Un pour Cent artistique.

À la fin du dossier, des pistes de travail ou des liens vers des sites proposant des parcours pédagogiques permettent aux enseignants de travailler avec les élèves.

Les élèves se sont appropriés des documents - originaux ou reproduits - liés à la colonisation, à la décolonisation, à l'émancipation, aux combats pour la libération : revues, cartes géographiques, affiches, livres ou objets. Les élèves ont visité des Archives, rencontrés les responsables de ces Archives. Florence Lazar les a photographiés se saisissant des documents.

Ces photographies sont présentées tout au long de ce dossier.

Notre fil rouge sera - dans le prolongement de la pensée d'Aimé Césaire - l'émancipation africaine. Ce mot d'émancipation, sans doute, est ambigu ou à tout le moins polysémique. Précisons : nous traiterons de ce qui - depuis le 18^{ème} siècle jusqu'à aujourd'hui - marque dans le même mouvement la volonté de penser l'oppression dont les africains ont été victimes, et la volonté de s'en libérer. Nous n'en traitons pas de manière exhaustive : c'est bien évidemment impossible ; nous donnons ici plutôt quelques pistes pour aller plus loin.



Liquidation du complexe d'infériorité, manuscrit anonyme, autour de 1955. Collections BDIC. Fonds Daniel Guérin. Présenté par Jeanne Rouvera. Ce manuscrit est probablement de Daniel Guérin, écrivain, théoricien du communisme libertaire, militant anticolonialiste et auteur du texte *Les Antilles décolonisées* publié en 1956 et préfacé par Aimé Césaire. Photographie réalisée dans les Archives de la BDIC, Nanterre. Avril 2015.

La décolonisation en Afrique : quelques repères

1- Les trois phases de la décolonisation en Afrique

La décolonisation en Afrique commence en 1957. Elle constitue l'étape la plus visible et la plus forte de l'émancipation africaine et se joue en trois phases. Le processus qui y mène s'amorce cependant dès le début du 20^{ème} siècle.

Voici l'extrait d'un texte écrit par le professeur d'histoire Bernard Droz pour *Documentation photographique*, paru au printemps 2008.

Il analyse le processus de décolonisation en Afrique, dans lequel il distingue trois phases : indépendance des pays d'Afrique occidentale (1957-1960), indépendance des possessions britanniques d'Afrique (1960-1965), phase ouverte en 1965 par la proclamation unilatérale de l'indépendance de la Rhodésie du Sud.

Voici comment Bernard Droz ouvre son texte :

« On désigne par décolonisation le processus d'émancipation de la tutelle et de l'occupation imposées à des territoires par un État étranger. Historiquement, ce lien de sujétion découle des deux âges successifs de la colonisation. Le premier, de type mercantiliste, est consécutif aux grandes découvertes et à la naissance de l'économie-monde. Fondé sur l'économie de traite et de plantation, il s'est en partie achevé

avec l'indépendance des États-Unis et de l'Amérique latine, à la charnière des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles. Le second âge est lié au progrès de la révolution industrielle, la colonisation étant censée ouvrir un accès privilégié aux matières premières et un débouché aux produits de l'industrie. À cet impératif, d'autres se sont ajoutés, d'ordre démographique, stratégique ou de simple prestige. L'Europe a été le moteur de ce nouvel âge impérialiste et l'Afrique le continent désigné de cette expansion au prix de guerres épuisantes et meurtrières. (...)

L'accession des colonies d'Afrique noire à l'indépendance ouvre une troisième étape de la décolonisation - après l'Asie et l'Afrique du Nord -, à vrai dire beaucoup plus précoce que les gouvernements avaient pu le prévoir. »

Bernard Droz, *Documentation photographique*, mars-avril 2008.

Pour accéder à l'ensemble du dossier :

http://www.institut-major.fr/Annales-SciencesPo/Documentation_PhotoGraphique_Decolonisation.pdf

Le processus de colonisation par la France remonte au 17^{ème} siècle. Ainsi, dans un mémoire soutenu en 2011 à Sciences-Po Lyon, intitulé *Trouble dans l'identité nationale*, Tammouz Al-Douri fait remonter ce processus à 1635, date de l'installation de la France en Martinique et en Guadeloupe. Il écrit ainsi :

« La colonisation est un épisode de l'histoire de France qui a duré plus de trois siècles et demi (depuis 1635) et qui a pris fin il y a moins de cinquante ans lors de l'indépendance de l'Algérie en 1962. Elle est passée par plusieurs phases: les premières expansions, les conquêtes républicaines à partir de 1870, l'apogée coloniale dans l'entre-deux-guerres, puis la marche vers les indépendances. Il faut observer que la colonisation n'a pas été un phénomène stable, linéaire, qui « allait de soi ». Elle a connu des évolutions qui s'inscrivent à la fois dans l'histoire de la métropole et dans celle de ses colonies, les deux étant intrinsèquement liées. Prenons comme exemples la proclamation de l'indépendance d'Haïti en 1802, dans l'élan de la Révolution française, ou encore le lancement de la conquête de l'Algérie en 1830 liée à l'instabilité du régime de la Monarchie de Juillet (Charles X). Mais notons aussi que la colonisation est un phénomène qui s'inscrit dans la durée et ne connaît pas de remise en cause réelle avant que les indépendances ne soient réclamées par les colonies. La colonisation a accompagné, pendant plus de trois siècles, l'évolution historique de la France moderne et s'est maintenue en dépit des changements de régimes monarchistes ou républicains. La construction de la France n'est pas compréhensible sans une prise en compte de ce phénomène de colonisation. L'Etat français, la nation française, le modèle économique français, se sont construits avec la colonisation ».

Pour accéder à l'ensemble du texte

http://doc.sciencespo-lyon.fr/Ressources/Documents/Etudiants/Memoires/Cyberdocs/MFE2011/al-douri_t/pdf/al-douri_t.pdf

2) Chronologies

Le processus de décolonisation ne commence peut-être pas à proprement parler en 1957, mais vient de plus loin, d'un ensemble d'évènements, d'actes, de prises de conscience.

Dans le dossier pédagogique consacré à la revue *Présence Africaine* présenté sur son site, le Musée du Quai Branly offre deux chronologies qui, pour être toutes les deux liées à l'histoire de la revue, n'en sont pas moins éclairantes sur le processus de décolonisation.

http://www.quaibrantly.fr/fileadmin/user_upload/enseignants/DOSSIER_PEDAGOGIQUE_PRESENCE_AFRICAINE_MUSEE_DU_QUAI_BRANLY.pdf

Signalons aussi, sur le site *Encyclopédie en ligne*, cette chronologie de l'abolition de l'esclavage

www.universalis.fr/.../abolition-de-l-esclavage-dans-le-monde-reperes-chronologiques/

Ainsi que cette petite histoire de l'esclavage en Afrique

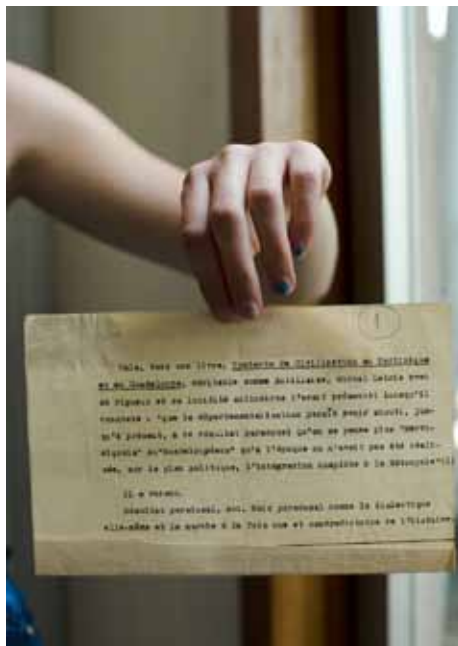
http://www.herodote.net/Des_origines_au_XXe_siecle-synthese-13.php

Le CRDP consacre quant à lui un site à la question de l'esclavage

<http://blog.crdp-versailles.fr/cm2aecoledagruessedagneaux/public/Pedagogie/esclavage.pdf>

Enfin, signalons le site *Mémoires des esclavages et de leurs abolitions* où l'on trouvera, entre autres, un livret pédagogique très fourni sur la question.

<http://www.lesmemoiresdesesclavages.com/index.html>



Tapuscrit. Auteur inconnu.
Collections BDIC. Fonds Daniel Guérin.
Présenté par Jeanne Rouvera.
Ce texte a probablement été écrit par Daniel Guérin.
Photographie réalisée dans les Archives de la BDIC, Nanterre. Avril 2015.

3) Un autre point de vue

Depuis de nombreuses années, les rapports chronologiques entre colonisation, décolonisation et post colonialisme sont critiqués.

La linéarité de l'Histoire notamment est mise en question : ainsi, la condition coloniale n'appartiendrait pas au passé, mais persisterait au-delà de la période circonscrite par les historiens. Cette critique est un des objets des études postcoloniales dont nous parlerons dans la partie V de ce dossier.

Sur le site de l'Université de tous les savoirs, l'historien congolais Elikia M'Bokolo se propose - au cours d'une conférence - d'analyser plus profondément les rapports entre les trois concepts :

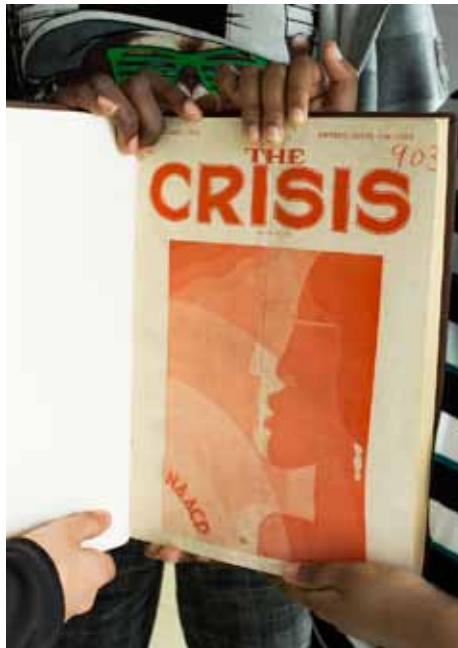
« (...). À eux trois, ces mots pourraient à première vue résumer toute l'histoire de l'Afrique au 20^{ème} siècle, en même temps qu'ils semblent vouloir baliser les voies du devenir africain pour les temps à venir. À y regarder de plus près, découper le 20^{ème} siècle africain en ces trois séquences ne va pas sans problèmes.

Si cette succession semble aller de soi, c'est parce qu'on sait, par expérience et par définition, que tout empire périra. Mais, quel contenu donner à la colonisation, en termes de durée et de processus mis en oeuvre ? Jusqu'à quel point peut-on souscrire à l'idée d'innovation radicale et positive sur laquelle elle

a prétendu se fonder ? Et la décolonisation, comment procède-t-elle de la colonisation ? Comment les stratégies et les tactiques élaborées « en haut » par les pouvoirs locaux et métropolitains s'articulent-elles avec les diverses luttes menées à la fois « en haut » et « en bas », dans ce qui constitue le centre et la périphérie de formations géopolitiques complexes ? Il apparaîtra alors que la notion commode de postcolonialisme ne se réduit pas à un après-colonisation. Plus qu'une mise en ordre de faits, dont beaucoup restent controversés, on propose ici des interrogations et des réflexions sur l'un des grands malentendus du 20^{ème} siècle ».

Pour accéder à l'intégralité de la conférence :

https://www.canalu.tv/video/universite_de_tous_les_savoirs/colonisation_decolonisation_postcolonialisme.1160



The Crisis, janvier 1930.

Original.

Musée du Quai Branly.

Présenté par Ryan Bakri, Chérif Sila
et Jénisvar Nadesu.

La couverture du numéro présenté ici est
illustrée par Aaron Douglas, artiste majeur
du mouvement « New Negro ».

Photographie réalisée dans les locaux
des Archives du Quai Branly. Avril 2015.

II - Les revues: vecteurs de pensée.

Dans l'histoire du 20^{ème} siècle, les revues jouent un rôle essentiel: elles fédèrent des pensées politiques, esthétiques ou poétiques qu'elle rendent de ce fait plus audibles. Les penseurs de la décolonisation en feront - en Europe et aux Etats-Unis - des vecteurs essentiels du combat pour l'émancipation.

Nous présentons ici quelques-unes de ces revues, par ordre chronologique d'apparition.

1) *The Crisis*

Fondée à New York en 1910 par l'écrivain africain-américain W.E.B. Du Bois, cette revue mensuelle est l'organe officiel de la National Association for the Advancement of Colored People (NAACP), une organisation de défense des droits civiques. Elle est publiée jusqu'en 1934.

Pour en savoir plus sur l'histoire de la revue (texte en anglais):

<http://www.thecrisismagazine.com/history.html>



La voix des nègres, janvier 1927.
Reproduction.
Présenté par Moustapha Gueye.
Photo réalisée dans l'atelier
de Florence Lazar. Juin 2015.

2) *La voix des nègres*

Des militants africains proches du Parti communiste s'organisent pour dénoncer l'impérialisme européen, la condition sociale des Noirs et la colonisation. Ces organisations rassemblent essentiellement des petits employés, des marins, des ouvriers et des tirailleurs africains.

En 1926, le Sénégalais Lamine Senghor fonde en France une des premières associations noires, le Comité de défense de la race nègre, et en 1927 le journal *La Voix des Nègres*. Avec Tiemoko Garan Kouyaté, il crée également en 1927 la Ligue de défense de la race nègre et publie *La Race nègre* (1927-1931) qui devient *Le Cri des Nègres* (1931-1936).

Ces journaux, diffusés en France, en Afrique et en Amérique, sont régulièrement censurés par le ministère des Colonies qui surveille de près les activités des « indigènes anti-français ».

La voix des nègres ne paraîtra que deux fois, en janvier et mars 1927.

Dans le premier numéro, on peut trouver cet article signé du Comité, et titré « Le mot nègre ». Le mot « Nègre » y est paradoxalement revendiqué, alors même qu'il est vécu par beaucoup comme péjoratif :

« Les jeunesses du CRDN (Ndlr: Comité de Défense de la Race Nègre) se sont fait un devoir de ramasser ce nom dans la boue où vous le traînez pour en faire un symbole. Ce nom est celui de notre race.

Nos terres, nos droits et notre liberté ne nous appartenant plus, nous nous cramponnons sur ce qui avec l'éclat de la couleur de notre épiderme sont les seuls biens qui nous restent de l'héritage de nos aïeux. Ce nom est à nous; nous sommes à lui! Il est nôtre comme nous sommes siens! En lui, nous mettons tout notre honneur et notre foi de défendre notre race. Oui, messieurs, vous avez voulu vous servir de ce nom comme mot d'ordre scissionniste. Nous, nous en servons comme mot d'ordre de ralliement: un flambeau! Nous nous faisons honneur et gloire de nous appeler Nègres, avec un N majuscule en tête. C'est notre race nègre que nous voulons guider sur la voie de sa libération totale du joug esclavagiste qu'elle subit. Nous voulons imposer le respect dû à notre race, ainsi que son égalité avec toutes les autres races du monde, ce qui est son droit et notre devoir, et nous nous appelons Nègres! ».

Lien numérique pour l'ensemble du texte :

<http://indigenes-republique.fr/le-mot-negre/>



La revue du monde noir, n°2, 1931.
Musée du Quai Branly
Présenté par Ryan Bakri.
Photographie réalisée dans les locaux
des Archives du Quai Branly. Avril 2015.

3) *La revue du monde noir*

Ce mensuel culturel fondé à Paris par Paulette Nardal et le docteur haïtien Léo Sajous paraît entre 1931 et 1932.

Dans le numéro inaugural, il est écrit :

« Ce que nous voulons faire : donner à l'élite intellectuelle de la Race noire et aux amis des Noirs un organe où publier leurs oeuvres artistiques, littéraires et scientifiques.

Étudier et faire connaître par la voix de la presse, des livres, des conférences ou des cours, tout ce qui concerne la CIVILISATION NÈGRE et les richesses naturelles de l'Afrique, patrie trois fois sacrée de la race noire.

Créer entre les Noirs du monde entier, sans distinction de nationalité, un lien intellectuel et moral qui leur permette de se mieux connaître, de s'aimer fraternellement, de défendre plus efficacement leurs intérêts collectifs et d'illustrer leur Race, tel est le triple but que poursuivra *La revue du monde noir*.

Par ce moyen, la race noire contribuera avec l'élite des autres races et tous ceux qui ont reçu la lumière du vrai, du beau et du bien, au perfectionnement matériel, intellectuel et moral de l'humanité.

Sa devise est et restera :

Pour la PAIX, le TRAVAIL. et la JUSTICE.

Par la LIBERTÉ, l'ÉGALITÉ et la FRATERNITÉ.

Et ainsi, les deux cent millions de membres que compte la race noire, quoique partagés entre diverses Nations, formeront, au-dessus de celles-ci, une grande DÉMOCRATIE, prélude de la Démocratie universelle. »

Pour consulter les 6 numéros
de *La revue du monde noir* :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k32946v>

1.



1. *Légitime Défense*, juin 1932.
Numéro unique. Kraus Reprint, 1970.
Musée du Quai Branly.
Présenté par Ryan Bakri.
Photographie réalisée dans les locaux des
Archives du Quai Branly. Avril 2015.

2. *L'étudiant noir*, Journal de l'association
des étudiants martiniquais en France, n°1. Mars 1935.
Reproduction.
Présenté par David Die.
Photographie réalisée dans l'atelier
de Florence Lazar. Juin 2015.

2.

4) *Légitime Défense*

Cette revue manifeste fondée par de jeunes intellectuels martiniquais en 1932 ne connaîtra qu'une seule parution. Inspirés par le mouvement surréaliste et la pensée marxiste, ces derniers veulent porter une réflexion critique sur la littérature et l'identité martiniquaise.

Voici un extrait du manifeste :

« Dans ce manifeste, les auteurs s'interrogent sur l'avenir de la Martinique et dénoncent le colonialisme et le danger que représente, selon eux, la notion d'assimilation pour l'identité et la culture antillaise. Ils se dressent aussi contre ce qu'ils considèrent comme l'aliénation des populations noires des Caraïbes face au pouvoir métropolitain. »

Pour accéder à l'ensemble du manifeste et lire l'intégralité du numéro :

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k326310/f6.image>.

5) *L'Étudiant noir*, Journal de l'association des étudiants martiniquais en France

Dans cette revue créée à Paris en mars 1935, Aimé Césaire utilise pour la première fois le concept de « Négritude », explicité dans la troisième partie de ce dossier. Un des contributeurs de la revue, le poète guyanais Léon-Gontran Damas, écrit :

« L'Étudiant noir, journal corporatif et de combat, avait pour objectif la fin de la tribalisation, du système clanique en vigueur au Quartier Latin ! On cessait d'être étudiant martiniquais, guadeloupéen, guyanais, africain et malgache, pour n'être qu'un seul et même étudiant noir. »

Le plus radical de tous est Aimé Césaire. Pour lui, l'Antillais est nègre avant tout, il doit revenir à « l'esprit de brousse » et cesser de copier le Blanc :

« Le colonisateur qui a « assimilé » écrit-il, se dégoûte vite de son œuvre : les copies n'étant que copies, les modèles ont pour elles le mépris que l'on a pour un singe et le perroquet, car si l'homme a la peur de 'l'autre', il a le dégoût du semblable. »

Pour en savoir plus :

<http://www.letudiantnoir.com/>

1.



2.

6) *Présence Africaine*

Présence Africaine est une revue panafricaine créée en 1947 à Paris par l'intellectuel sénégalais Alioune Diop avec le soutien de nombreux intellectuels, parmi lesquels Aimé Césaire. C'est aussi une maison d'édition fondée en 1949 et une librairie ouverte à Paris au début des années 1960. L'ensemble est toujours en activité. La création de la revue marque un tournant : des intellectuels parisiens (André Gide, Michel Leiris, Marcel Griaule, Albert Camus, Jean-Paul Sartre, pour ne citer qu'eux) apportent leur caution. Alioune Diop dit vouloir « s'ouvrir à la collaboration de tous les hommes de bonne volonté (blancs, jaunes et noirs), susceptibles de nous aider à définir l'originalité africaine et de hâter son insertion dans le monde moderne ».

Lors d'un colloque qui s'est tenu en 2010 au Musée du Quai Branly sur les littératures noires, l'universitaire et actuel rédacteur en chef de *Présence Africaine*, Romuald Fonkoua, analyse l'importance de cette revue :

« Là où Alioune Diop a ce que je pourrais appeler un génie, c'est de dépasser toutes ces questions, en choisissant le mot le plus vague et le plus convaincant qui soit : celui de culture. La culture est envisagée de manière suffisamment lâche pour pouvoir intégrer un certain nombre de catégories qui sont les catégories relevant de la couleur, des traditions,

1. Le 1^{er} Congrès International des Écrivains et Artistes noirs, *Présence Africaine*, 1956. Fac similé réalisé en 2006 à l'occasion du cinquantenaire de la création de la revue. Collection Lotte Arndt. Présenté par Yasmine Jebbari. Conçu par Alioune Diop, directeur de *Présence Africaine*, ce congrès réunit des artistes et écrivains noirs venus du monde entier, pour affirmer au cœur de l'empire colonial la volonté de s'unir par la force créatrice, les arts et la culture. Photo réalisée dans l'atelier de Florence Lazar. Juin 2015.

2. *Le travail en Afrique noire*, numéro spécial *Présence Africaine*, n°13, 1949. Présenté par Jenisvar Nadesu. Coordonné par le sociologue Pierre Naville, ce cahier propose une approche sociologique inédite du travail en Afrique subsaharienne. Collection Sarah Frioux-Salgas

du folklore et du politique même si ce terme n'est pas utilisé régulièrement dans son discours. S'il insiste énormément sur la notion de culture, c'est bien que cette notion lui permet, très précisément, de ne pas poser en premier lieu la question politique. Pourquoi ne faut-il pas poser la question politique ? Car les différentes revues qui ont précédé ont justement buté sur la question politique. Que l'on se souvienne simplement de *La Revue du Monde Noir* ou *Légitime Défense*... Toutes ces revues, pour ne prendre que celles-là ont buté sur la question politique. Or, cette perspective est une perspective de combat, posée nécessairement en termes raciaux. Il choisit donc la notion de culture qui lui permet justement de pouvoir opposer, un peu à la manière marxiste, la société culturelle occidentale et la société culturelle non-occidentale ; alors, évidemment, cela va très vite. La société culturelle occidentale, c'est des Blancs, c'est dominateur, c'est l'écriture, la conquête... Il s'agit bien de camper derrière le terrain de culture une situation historique vécue par tous les noirs du monde. C'est là où il a dépassé toutes les revues qui ont existé avant, à savoir qu'il va mettre dans le même panier, sans se poser de questions, toutes les expériences historiques de tous les nègres du monde. Cela peut avoir des avantages politiques... Pour Diop, il faut aller bien plus loin et parler de la question de l'art ; c'est pour cela que la revue a traité dès le départ de la question de l'art nègre ; c'est-à-dire aller au-delà de tout ce qui a été construit jusque-là. (...)»



Black Orpheus.
Musée du Quai Branly.
Présenté par Chérif Sila.
L'exemplaire visible appartenait à l'écrivain
et ethnographe français Michel Leiris.
Photographie réalisée dans les locaux
des Archives du Quai Branly. Avril 2015.

Pour lire l'intégralité de l'intervention :

Romuald Fonkoua, « Présence africaine et les revues littéraires noires », in *Littératures noires* (« Les actes »), mis en ligne le 21-04-2011 :

<http://actesbranly.revues.org/486>

Pour en savoir plus : Le Musée du Quai Branly consacre un dossier pédagogique à la revue, consultable en ligne :

http://www.quaibrantly.fr/fileadmin/user_upload/enseignants/DOSSIER_PEDAGOGIQUE_PRESENCE_AFRICAINE_MUSEE_DU_QUAI_BRANLY.pdf

7) *Black Orpheus*

Consacrée aux littératures et arts africaines et afro-américaines, cette revue anglophone est fondée en 1957 au Nigéria par l'allemand Ulli Beier. Elle connaît plusieurs évolutions, puis cesse de paraître au début des années 1980.

Sur le site des laboratoires d'Aubervilliers, Cédric Vincent présente la revue :

<http://www.leslaboratoires.org/article/research-room-action-panting-publishing/architectures-de-la-decolonisation>

Le titre de la revue est - ainsi que le rappelle le texte présenté ci-dessus - inspiré par la préface écrite par Jean Paul Sartre en 1948 pour l'*Anthologie de la Poésie nègre et malgache* publiée par Léopold Sédar Senghor la même année. Ainsi Jean-Paul Sartre se fait-il le promoteur d'une poésie inconnue des lecteurs européens, comme il se fera promoteur quelques années plus tard d'un texte de Frantz Fanon, *Les damnés de la terre*. Voici un extrait d'*Orphée noir* :

« Qu'est-ce donc que vous espériez, quand vous ôtiez le bâillon qui fermait ces bouches noires ? Qu'elles allaient entonner vos louanges ? Ces têtes que nos pères avaient courbées jusqu'à terre par la force, pensiez-vous, quand elles se relèveraient, lire l'adoration dans leurs yeux ? Voici des hommes noirs debout qui nous regardent et je vous souhaite de ressentir

1.



2.

comme moi le saisissement d'être vus. Car le blanc a joui trois mille ans du privilège de voir sans qu'on le voie; il était regard pur, la lumière de ses yeux tirait toute chose de l'ombre natale, la blancheur de sa peau c'était un regard encore, de la lumière condensée. L'homme blanc, blanc parce qu'il était homme, blanc comme le jour, blanc comme la vérité, blanc comme la vertu, éclairait la création comme une torche, dévoilait l'essence secrète et blanche des êtres. Aujourd'hui ces hommes noirs nous regardent et notre regard rentre dans nos yeux; des torches noires, à leur tour, éclairent le monde et nos têtes blanches ne sont plus que de petits lampions balancés par le vent. Un poète noir, sans même se soucier de nous, chuchote à la femme qu'il aime :

« Femme nue, femme noire Vêtue de ta couleur qui est vie... Femme nue, femme obscure, Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases de vin noir. »

et notre blancheur nous paraît un étrange vernis blême qui empêche notre peau de respirer, un maillot blanc, usé aux coudes et aux genoux, sous lequel, si nous pouvions l'ôter, on trouverait la vraie chair humaine, la chair couleur de vin noir. »

Jean-Paul Sartre, « Orphée noir », In. *Anthologie de la Poésie nègre et malgache* publiée par Léopold Sédar Senghor, Editions P.U.F., 2011

1. Ensemble de numéros du *Progressiste*, 1971. Le progressiste est l'organe du Parti Progressiste Martiniquais (PPM), créé par Aimé Césaire en 1958 et toujours en activité. Collection BDIC.

Présenté par Jeanne Rouvera.

Photographie réalisée dans les Archives de la BDIC, Nanterre. Avril 2015.

2. *Le progressiste*, samedi 9 août 1958.

Collection BDIC.

Présenté par Enzo Baldara.

On peut ici lire en partie un article sur la venue en Martinique du Général de Gaulle, qui s'apprête alors à soumettre à référendum le projet de constitution de la V^{ème} République. Ce référendum prévoit l'intégration des colonies au sein d'une Communauté française. La Guinée est le seul pays d'Afrique francophone à rejeter cette proposition. Elle acquiert son indépendance.

Photographie réalisée dans les Archives de la BDIC, Nanterre. Avril 2015.

Pour en savoir plus :

<https://www.cairn.info/revue-de-litterature-comparee-2005-2-page-161.htm8>

8) *Le progressiste*

Le progressiste est l'organe du Parti Progressiste Martiniquais (PPM), créé par Aimé Césaire en 1958 après sa démission du parti communiste. Le parti et la revue sont toujours en activité.

Wikipédia consacre un article au parti progressiste martiniquais:

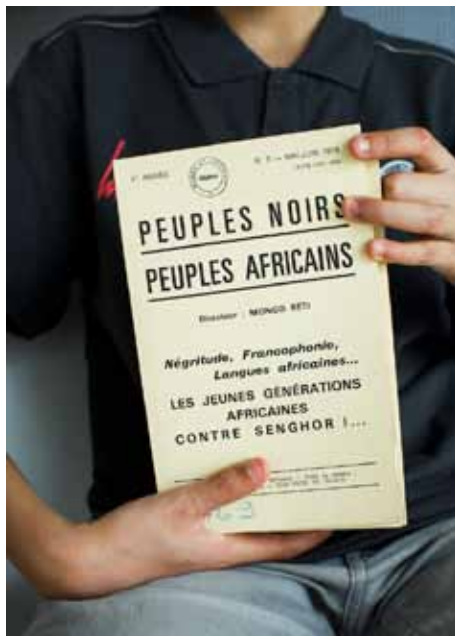
https://fr.wikipedia.org/wiki/Parti_progressiste_martiniquais

9) *Tricontinental*

Sur le site des Laboratoires d'Aubervilliers, Marion von Osten présente la revue.

<http://www.leslaboratoires.org/article/research-room-action-panting-publishing/architectures-de-la-decolonisation>

1.



1. Exemplaires de la revue *Tricontinental*, 1968-1971.
Collection BDIC.
Présenté par Jeanne Rouvera.
En 1966 naît à Cuba l'OSPAAAL, organisation regroupant les forces anti-impérialistes d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine. La revue *Tricontinental* est l'organe théorique de cette organisation. Une version française est publiée par François Maspero jusqu'en 1972. Photographie réalisée dans les Archives de la BDIC, Nanterre. Avril 2015.

2. *Peuples noirs, Peuples africains*, n°3, mai-juin 1978.
Musée du Quai Branly.
Présenté par Ryan Bakri.
Photographie réalisée dans les locaux des Archives du Quai Branly en avril 2015.

2.

10) *Peuples noirs, Peuples africains*

Revue publiée par l'écrivain camerounais Mongo Beti et l'intellectuelle engagée Odile Tobner, sa compagne, de 1978 à 1991.

Dans le numéro inaugural, Mongo Beti écrit :

Peuples Noirs - Peuples Africains souhaite devenir le lieu de rencontre idéal de militants, de leaders, de chercheurs venant de tous les horizons du progressisme radical noir et africain, à l'exception des adeptes du senghorisme et d'autres idéologies confusionnistes qui n'ont fait que trop de mal à l'Afrique et aux Noirs.

Le seul engagement collectif que nous exigeons de nos éventuels collaborateurs est de fournir à la revue des analyses claires, fondées sur des faits établis, et exemptes du jargon des chapelles; nous pensons qu'il convient de proscrire d'une publication comme celle-ci les professions de foi redondantes, écrites dans un style plus ou moins ésotérique.

La revue en tant que telle n'est donc ni marxiste, ni chrétienne d'extrême gauche, ni black-power, ni black-consciousness, mais sa destination naturelle est de publier des analyses inspirées de ces idéologies, non sans accueillir des auteurs plus indépendants à condition de servir sa finalité première, c'est-à-dire l'émancipation et le progrès des Noirs et de l'Afrique.

Nous nous engageons à donner à la jeune poésie et à la jeune fiction africaines de langue française ce qui leur a si cruellement manqué jusqu'ici, la plus totale liberté d'expression, mais aussi la place et l'écho les plus larges possibles ».

Pour consulter certains numéros :

<http://mongobeti.arts.uwa.edu.au/>

1.



2.

1. Enveloppe de l'Assemblée de L'Union Française. Non daté. Fonds des Archives de la Seine Saint-Denis.

Présenté par Queenie Didier.

Cette enveloppe contient des documents relatifs à ce qui s'appelait alors l'Afrique noire. Fondée en 1946, l'Union Française est l'organisation politique de la France et de son empire colonial. La constitution précise : « La France forme avec les peuples d'outre-mer une Union fondée sur l'égalité des droits et des devoirs, sans distinction de race ni de religion ».

Photographie réalisée au Fonds des Archives de la Seine Saint-Denis. Avril 2015. (Idem, pour la photographie retirée de l'enveloppe.)

2. Datée de septembre 1951, cette photographie montre, nous indique sa légende, une « manifestation à l'arrivée d'Houphouët », à savoir Félix Houphouët-Boigny, qui, élu premier Président de République de Côte d'Ivoire en 1960, tient un rôle important dans le processus de décolonisation.

III - Quatre grandes figures de l'émancipation africaine

L'émancipation n'est bien sûr pas - pas d'abord, pas seulement - le fait de femmes ou d'hommes isolés, de héros ou de figures mythiques.

La décolonisation est un processus favorisé par de nombreux facteurs historiques, politiques, économiques.

Si nous avons choisi, pourtant, de parler ici de quatre figures qui ont joué un rôle d'éclaireurs (Toussaint Louverture, Aimé Césaire, Frantz Fanon et Edouard Glissant), c'est parce que les pensées qu'ils ont mises en oeuvre sont primordiales dans le processus d'émancipation et qu'elles permettent de l'analyser.

1) Toussaint Louverture, le précurseur

À la fin du 18^{ème} siècle, à Saint-Domingue, Toussaint Louverture, esclave, mène la révolte, dans la droite ligne de la révolution française. Son combat aboutit à la création en 1804, juste après sa mort, de la première République noire : Haïti. Aimé Césaire lui consacra un ouvrage où il écrit :

« Quand Toussaint-Louverture vint, ce fut pour prendre à la lettre la déclaration des droits de l'homme, ce fut pour montrer qu'il n'y a pas de race paria ; qu'il n'y a pas de pays marginal ; qu'il n'y a pas de peuple d'exception. Ce fut pour incarner et particulariser un principe ; autant dire pour le vivifier. Dans l'histoire et dans le domaine des droits de l'homme, il fut, pour le compte des nègres, l'opérateur et l'intercesseur. Cela lui assigne sa place, sa vraie place. Le combat de Toussaint-Louverture fut ce combat pour la transformation du droit formel en droit réel, le combat pour la reconnaissance de l'homme et c'est pourquoi il s'inscrit et inscrit la révolte des esclaves noirs de Saint-Domingue dans l'histoire de la civilisation universelle. S'il y a dans le personnage un côté négatif — difficilement évitable d'ailleurs eu égard à la situation — c'est en même temps là qu'il réside : de s'être davantage attaché à déduire l'existence de son peuple d'un universel



Fragments de deux planches-contact,
Elie Kagan, 1965.
Collection BDIC.
En 1965, le photographe Elie Kagan couvre
un meeting d'Antillais et de Réunionnais
organisé à Paris. Parmi les participants: Aimé
Césaire, le résistant et socialiste Daniel Mayer
et Marcel Manville, avocat et nationaliste
martiniquais. On peut supposer qu'il s'agit
d'un meeting indépendantiste tenu durant
la campagne présidentielle de 1965.
Présenté par Kadiata Keita.
Photographie réalisée au Musée de L'Histoire
Contemporaine, Hôtel des Invalides.
Avril 2015.

abstrait qu'à saisir la singularité de son peuple pour
la promouvoir à l'universalité.»

In *Présence Africaine*, «Aimé Césaire, Toussaint-
Louverture, la Révolution française et le pro-
blème colonial», Paris, 2004

Le site de l'Unesco présente une biographie
de Toussaint Louverture :

[http://www.unesco.org/new/fr/culture/themes/
dialogue/the-slave-route/resistances-and-abolitions/
toussaint-louverture/](http://www.unesco.org/new/fr/culture/themes/dialogue/the-slave-route/resistances-and-abolitions/toussaint-louverture/)

Pour en savoir plus :

- Le documentaire, *Toussaint Louverture,
le libérateur*, réalisé en 2009 par l'américain
Noland Walker et diffusé sur Arte :

<https://www.youtube.com/watch?v=ChV9SSf14LI>.

- Les mémoires de Toussaint Louverture,
publiées à titre posthume en 1853. *Mémoires du
général Toussaint Louverture, écrits par lui-même,
par Toussaint Louverture*, 1853.

[http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5470300x/f142.
image.r=vastey.langFR](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5470300x/f142.image.r=vastey.langFR)

2) Aimé Césaire

A · Biographies, documents, bibliographie

De nombreuses biographies d'Aimé Césaire
sont présentes sur la toile. Voici le lien qui
mène à l'un d'entre elles, écrite par Julie Le Gac
sur le site de RFI :

[http://fresques.ina.fr/jalons/fiche-media/
InaEdu04549/aime-cesaire-poete-de-la-negritude.html](http://fresques.ina.fr/jalons/fiche-media/InaEdu04549/aime-cesaire-poete-de-la-negritude.html)

Il est également possible, sur cette page, de voir
Aimé Césaire enregistré lors d'une émission
de télévision. Un documentaire consacré à
Aimé Césaire, réalisé en 1994 par Euzhan Palcy,
Aimé Césaire, une voix pour l'histoire.

<https://www.youtube.com/watch?v=lihEONLnDoU>

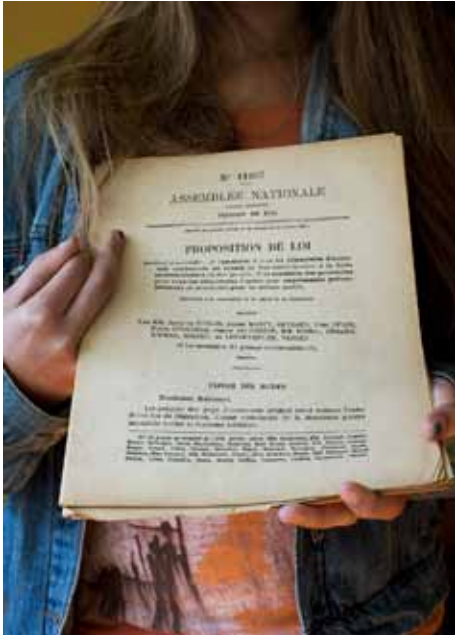
Une bibliographie très complète se trouve
sur le site de la BNF :

http://www.bnf.fr/documents/biblio_cesaire2.pdf

Pour travailler avec les élèves :

Le dossier Aimé Césaire destiné aux enseignants sur le
site de RFI : [http://www1.rfi.fr/lffr/pages/001/page_52.
asp](http://www1.rfi.fr/lffr/pages/001/page_52.asp)

1.



2.

B · Aimé Césaire et le concept de « négritude »

Le néologisme « négritude » est inventé à Paris dans les années 1930 par Aimé Césaire, Léopold Sédar Senghor et Léon-Gontran Daumas.

Il apparaît pour la première fois en 1935 dans la revue *l'Étudiant noir*, sous la plume d'Aimé Césaire. Le concept, polysémique, véhicule plusieurs sens. Dans *Liberté 3*, en 1978, Senghor en donne néanmoins une définition minimale :

« Pour revenir donc à la Négritude, Césaire la définit ainsi : « La Négritude est la simple reconnaissance du fait d'être noir, et l'acceptation de ce fait, de notre destin de noir, de notre histoire et de notre culture. » ».

Aimé Césaire, lui, dans *Cahier d'un retour au pays natal*, publié pour la première fois en 1947, écrit :

« ma négritude n'est pas une pierre, sa surdité
 ruée contre la clameur du jour
 ma négritude n'est pas une taie d'eau morte ruée
 contre la clameur du jour
 ma négritude n'est pas une taie d'eau morte
 sur l'œil mort de la terre
 ma négritude n'est ni une tour ni une cathédrale
 elle plonge dans la chair rouge du sol
 elle plonge dans la chair ardente du ciel
 elle troue l'accablement opaque de sa droite
 patience. »

1. Proposition de loi présenté à l'Assemblée Nationale, 1951.

Archives de la Seine Saint-Denis.

Présenté par Jeanne Rouvera.

Ce projet de loi demande que l'amnistie soit accordée « à tous les démocrates d'outre-mer condamnés en raison de leur participation à la lutte anticolonialiste de leur peuple ».

Proposé en fin de législature par le groupe communiste à l'assemblée, dirigé par Jacques Duclos, et dont Aimé Césaire est alors encore membre, ce projet n'est jamais venu en discussion.

Photographie réalisée aux Archives de la Seine Saint-Denis. Avril 2015.

2. Sélection d'articles.

Collections BDIC. Fonds Daniel Guérin.

Présenté par Jeanne Rouvera

En mars 1946, la loi de départementalisation des anciennes colonies d'Amérique - soutenue par des députés d'outre-mer, et dont Aimé Césaire fut le rapporteur à l'Assemblée Nationale - est votée à l'unanimité. Les articles présentés ici témoignent de débats concernant la départementalisation de la Martinique.

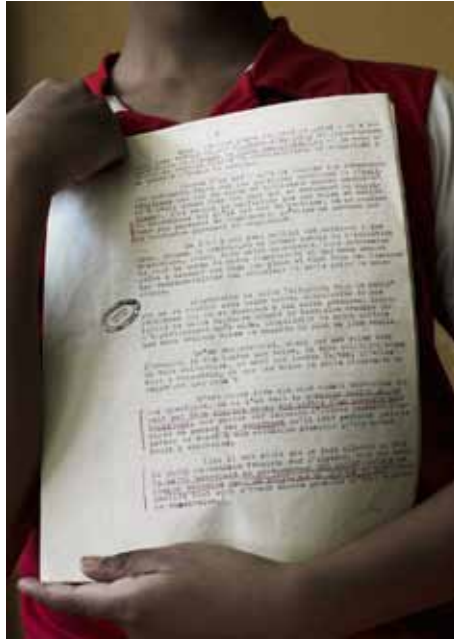
Photographie réalisée dans les Archives de la BDIC, Nanterre. Avril 2015.

Sur le site de RFI, Tirthakar Chanda explicite l'histoire de ce concept :

« Le tigre ne proclame pas sa tigritude, il saute sur sa proie », disait Wole Soyinka en se moquant des poètes de la Négritude. Concept controversé, accusé de promouvoir le racisme anti-raciste, cette réflexion sur « l'être-dans-le-monde-noir » a toutefois été une pensée féconde, à l'origine d'une riche production littéraire et artistique qui a changé le regard que nous portons sur le continent noir. La Négritude a aussi été une idéologie de libération politique.

Le Martiniquais Aimé Césaire est, avec le Sénégalais Léopold Sédar Senghor et le Guyanais Léon-Gontran Damas, l'un des pères fondateurs de la Négritude, qui fut un mouvement de libération culturelle et politique de l'homme noir. Selon Senghor, c'est Césaire qui aurait inventé le mot et le concept, dans les pages d'une revue estudiantine (*L'Étudiant noir*) publiée dans le quartier latin par une poignée d'étudiants antillais et africains exilés à Paris, dans la période de l'entre-deux guerres. Pour Césaire qui avait pris ses distances par rapport à une Négritude institutionnalisée dans les États post-coloniaux, c'était une invention collective.

1.



2.

Quelle que soit sa genèse, collective ou produit d'une réflexion individuelle, rarement un néologisme a fait autant sens. La formule est dérivée du vocable « nègre » que ses inventeurs ont vidé de ses connotations injurieuses pour en faire le porte-drapeau de leur affirmation identitaire. « Insulté, asservi, il (le Noir) se redresse, il ramasse le mot de nègre qu'on lui a jeté comme une pierre », écrira Jean-Paul Sartre qui fut, on s'en souvient, l'un des premiers à célébrer le phénomène de la Négritude dans son célèbre essai intitulé *L'Orphée noir (...)*»

Pour lire l'intégralité du texte, lien numérique :

<http://www.rfi.fr/afrique/20130626-aime-cesaire-centenaire-mouvement-negritude>

Pour travailler avec les élèves : le site de RFI publie en ligne un dossier pédagogique sur le concept de «Négritude» :

http://www1.rfi.fr/lffr//images/100/rfi_fiche_cesaire_negritude.pdf

C · Deux textes essentiels : *Cahier d'un retour au pays natal* et *Tragédie du roi Christophe*.

a) *Cahier d'un retour au pays natal*

Cahier d'un retour au pays natal est le premier grand texte d'Aimé Césaire, publié une première fois en 1939. Achievé en 1938 à Paris - alors qu'Aimé Césaire vient de quitter l'École Normale Supérieure et s'appête à revenir en

1. Affiche du 1er festival mondial des Arts nègres, avril 1966. Dakar. Reproduction.

Présenté par Yasmine Jebbari.

Premier grand événement culturel organisé en Afrique par un jeune État indépendant, ce festival naît de la volonté politique du Président sénégalais Léopold Sédar Senghor.

Il a pour ambition de montrer la vitalité de la culture africaine. L'Unesco et la France s'associent à sa création.

Photo réalisée dans l'atelier de Florence Lazar. Juin 2015.

2. Tapuscrit original de la Lettre à Maurice Thorez d'Aimé Césaire, 24 octobre 1956. Fonds Archives Départementales de la Seine Saint-Denis.

Présenté par Jenisvar Nadesu.

Dans cette lettre de démission adressée au Secrétaire Général du PCF, Aimé Césaire critique notamment la position du parti vis à vis de Staline et son soutien à la politique menée en Afrique du Nord par le gouvernement.

Photographie réalisée au Fonds des Archives de la Seine Saint-Denis. Avril 2015.

Martinique, le texte est constitué d'une quarantaine de pages et se trouve porté par le souffle du surréalisme. André Breton préfacera d'ailleurs la deuxième édition du texte en 1947.

Il écrit :

«La poésie de Césaire, comme toute grande poésie et tout grand art, vaut au plus haut point par le pouvoir de transmutation, qu'elle met en oeuvre et qui consiste, à partir des matériaux les plus considérés, parmi lesquels il faut compter les laideurs et les servitudes mêmes, à produire on sait assez que ce n'est plus l'or la pierre philosophale mais bien la liberté.»

Sur le site de l'Assemblée Parlementaire de la Francophonie, Céline Argy analyse plus précisément le texte :

«Le premier cri Noir est donc celui d'Aimé Césaire dans son *Cahier d'un retour au pays natal*. Cette oeuvre magistrale donne véritablement naissance, dans la douleur, au peuple noir.

Le Cahier d'un retour au pays natal se présente sous la forme de longues séquences en prose, en versets ou en vers libres, qui ne sont ni numérotées, ni séparées, ni même distinguées par la typographie. La composition suit l'ordre d'une expérience ou d'un itinéraire existentiel



La tragédie du roi Christophe,
Aimé Césaire, 1963.
Exemplaire original appartenant
aux Editions Présence Africaine.
Présenté par Malle Drame.
Photographie réalisée dans les locaux
de la librairie Présence Africaine. Juin 2015.

ou spirituel. La très forte unité sémantique est assurée par le retour de formules et de leitmotiv qui scandent chacune des étapes. On peut distinguer deux grands moments dans cette œuvre poétique : le désespoir et l'espoir. Le Cahier est en fait le passage d'une image dégradée du Noir à la projection triomphante d'une négritude assumée (...)».

Pour lire l'intégralité du texte, lien numérique :

<http://apf.francophonie.org/Cahier-d-un-retour-au-pays-natal-1.html>

b) *La tragédie du roi Christophe*

La Tragédie du roi Christophe est publiée pour la première fois en 1963, soit 24 ans après *Cahier d'un retour au pays natal*. Elle est créée l'année suivante au festival de Salzbourg, dans une mise en scène de Jean-Marie Serreau. Elle est ensuite traduite en de multiples langues et entre au répertoire de la Comédie-Française, dans une mise en scène du cinéaste burkinabé Idrissa Ouedraogo. Elle est alors jouée par des acteurs blancs : manière de signifier que sa portée est universelle.

Pour l'écrire, Aimé Césaire puise dans l'histoire d'Haïti, qu'il connaît bien. L'histoire débute après la révolution haïtienne qui, au tout début du 19^{ème} siècle, permet au pays de conquérir son indépendance. L'histoire met en scène

le roi Henri Christophe et décrit la lutte du peuple haïtien. Complexe, l'œuvre met en jeu une invention et une vivacité du verbe qui fit dire à Antoine Vitez qu'Aimé Césaire était un « Shakespeare noir ».

Voici comment est présentée la pièce sur le site de *Présence Africaine* qui l'édite aujourd'hui :

«*La tragédie du roi Christophe* constitue la pièce maîtresse de ces « tragédies de la décolonisation » écrites par Aimé Césaire pour témoigner - remarquablement - d'un acte politique majeur de notre temps.

La tragédie du roi Christophe, est une œuvre barbare (au sens noble du terme) lyrique et nécessaire. Affirmant que la politique est la force moderne du destin et l'histoire la politique vécue, Aimé Césaire donne à voir l'invention du futur, d'un futur enraciné. L'aventure haïtienne de Christophe évoque le destin collectif du peuple africain d'aujourd'hui. À la phase de la révolte aiguë a succédé celle de la re-connaissance, de la constitution d'un patrimoine authentique et librement assumé.

Cette entreprise doit être celle d'un bâtisseur, d'un architecte : Aimé Césaire a su créer un personnage d'une grande et haute stature avec une vigueur et une invention poétique exceptionnelles. Christophe (qu'habita, si puissamment, le comédien Doua Seck) est un homme d'Afrique. Il est le Muntu, l'homme qui participe à la force vitale (le n'golo) et l'homme du verbe (le nommo). Le texte initial de la pièce a fait

l'objet de révisions multiples.

La dernière version, que présente aujourd'hui Présence Africaine (après avoir publié le texte initial) révèle la qualité de la collaboration qui a réuni, à tous les instants, l'auteur Aimé Césaire et le metteur en scène Jean-Marie Serreau ».

Lien électronique :

<http://www.presenceafricaine.com/theatre-afrique-caraiibes/493-la-tragedie-du-roi-christophe-2708701304.html>

Dans le texte en lien ci-dessous, l'universitaire Jacqueline Leiner montre comment Aimé Césaire crée ce qu'elle nomme une « esthétique de la différence » : une esthétique hybride, qui emprunte à plusieurs époques, à plusieurs cultures, qui prend ses distances vis-à-vis de la langue française, la tord, la transforme, la déforme et dans le même temps « s'inscrit sur le fond premier de cette littérature ».

Lien numérique :

http://www.persee.fr/doc/caief_0571-5865_1992_num_44_1_1780

Voici un extrait de la pièce, dans lequel Christophe se livre à un réquisitoire contre le colonialisme qui renvoie dans un même mouvement à l'histoire et à l'actualité :

« Madame Christophe : Christophe, à vouloir poser la toiture d'une case sur une autre case elle tombe dedans ou se trouve grande ! Christophe, ne demande pas trop aux hommes et à toi-même, pas trop ! [...]

Christophe : Je demande trop aux hommes ! Mais pas assez aux nègres, Madame ! S'il y a une chose qui, autant que les propos des esclavagistes, m'irrite, c'est d'entendre nos philanthropes clamer, dans le meilleur esprit sans doute, que tous les hommes sont des hommes et qu'il n'y a ni blancs ni noirs. C'est penser à son aise, et hors du monde, Madame. Tous les hommes ont les mêmes droits. J'y souscris. Mais du commun lot, il en est qui ont plus de devoirs que d'autres. Là est l'inégalité. Une inégalité de sommations, comprenez-vous ? A qui fera-t-on croire que tous les hommes, je dis tous, sans privilège, sans particulière exonération, ont connu la déportation,

la traite, l'esclavage, le collectif ravalement à la bête, le total outrage, la vaste insulte, que tous, ils ont reçu, plaqué sur le corps, au visage, l'omni-niant crachat ! Nous seuls, Madame, vous m'entendez, nous seuls, les nègres ! Alors, au fond de la fosse ! C'est bien ainsi que je l'entends. Au plus bas de la fosse. C'est là que nous crions ; de là que nous aspirons à l'air, à la lumière, au soleil. Et si nous voulons remonter, voyez comme s'imposent à nous, le pied qui s'arc-boute, le muscle qui se tend, les dents qui se serrent, la tête, oh ! la tête, large et froide ! Et voilà pourquoi il faut en demander aux nègres plus qu'aux autres : plus de travail, plus de foi, plus d'enthousiasme, un pas, un autre pas, encore un autre pas et tenir gagné chaque pas ! C'est d'une remontée jamais vue que je parle, Messieurs, et malheur à celui dont le pied flanche !

Madame Christophe : Christophe, sais-tu comment, dans ma petite tête crépue, je comprends un roi ? Bon ! C'est au milieu de la savane ravagée d'une rancune de soleil, le feuillage dru et rond du gros mombin sous lequel se réfugie le bétail assoiffé d'ombre. Mais toi ? Mais toi ? Parfois je me demande si tu n'es pas plutôt à force de tout entreprendre de tout régler le gros figuier qui prend toute la végétation alentour et l'étouffe ! »

La Tragédie du roi Christophe, Acte 1, Scène 7, Aimé Césaire, édition Présence Africaine, 1963.

Pour en savoir plus sur Henri Christophe :

http://www.haiticulture.ch/Henry_Christophe.html



Extrait de L'an V de la révolution algérienne, Frantz Fanon, 1959.
Coupure de presse.
Collections BDIC. Fonds Daniel Guérin.
Présenté par Enzo Baldara.
Interdit de publication, ce livre publié en plein milieu de la guerre d'Algérie décrit de l'intérieur les mutations profondes de l'Algérie en lutte pour sa liberté.
Photographie réalisée dans les Archives de la BDIC, Nanterre. Avril 2015.

3) Frantz Fanon

Né en 1936 à Fort de France, dans un milieu aisé, Frantz Fanon meurt en 1961 aux États-Unis. Psychiatre, essayiste, membre du FLN, il a combattu l'oppression des peuples et la colonisation dont il a analysé les conséquences psychologiques.

Durant la seconde guerre mondiale, il s'engage dans les Forces Françaises libres de la région Caraïbes. En 1947, il s'inscrit à la faculté de médecine de Lyon, se spécialise en psychiatrie. Sa thèse, *Peau noire, masques blancs*, est publiée en 1952. L'année suivante, nommé médecin chef de l'hôpital de Blida, en Algérie, il soigne des malades mentaux dans le contexte de la guerre de libération nationale. En 1957 il devient membre du FLN. À Tunis, il s'engage. En 1960 il rédige un des manifestes les plus prégnants de la révolte anticoloniale, *Les damnés de la terre*. Ami de Jean-Paul Sartre, qui rédigea la préface de cet ouvrage publié en 1961, il eut une influence considérable sur les Black Panthers et les révolutionnaires du Tiers Monde.

A · Un portrait de Frantz Fanon

Voici le portrait que dresse de lui dans le quotidien *Le Monde* Louis-Georges Tin, président du CRAN (Conseil Représentatif des Associations Noires) :

« Sur le colonialisme, sur les conséquences humaines de la colonisation et du racisme, le livre essentiel est un livre de Fanon : *Peau noire, masques blancs*. Sur la décolonisation, ses aspects et ses problèmes, le livre essentiel est un livre de Fanon : *Les Damnés de la terre*. Toujours, partout, la même lucidité, la même force, la même intrépidité dans l'analyse, le même esprit de « scandale démystificateur ».

Cet hommage d'Aimé Césaire dit assez la place qu'occupe Frantz Fanon (1925-1961) dans la conscience universelle. Dans le panthéon révolutionnaire qui s'élabore dès le milieu des années 1950, Fanon se situe clairement aux côtés d'Ho Chi Minh, de Che Guevara et des autres grandes figures du monde nouveau. *Les Damnés de la terre* (Maspero, 1961) ont été, et sont encore, la Bible des mouvements tiers-mondistes.

Mais Frantz Fanon gêne, aujourd'hui comme hier. En décembre 1961, quand la nouvelle de son décès parvint à Paris, la police commença à saisir les exemplaires des *Damnés de la terre*, qui « menaçaient la sécurité de l'État ». Les écrits de Fanon scandalisaient la droite et donnaient mauvaise conscience à la gauche, pas toujours très claire sur la question de l'indépendance algérienne. À la Martinique, la terre où il vit le jour, Fanon dérange également. Certes, une avenue porte son nom à Fort-de-France, mais dans cette colonie, qui a choisi la voie de l'« assimilation », et qui est devenue département français, Fanon suscite le malaise. (...) ».

Pour lire l'intégralité du texte :

http://www.lemonde.fr/livres/article/2011/11/03/frantz-fanon-la-colere-vive_1597790_3260.html

Pour en savoir plus sur Frantz Fanon :

- L'enregistrement de la conférence qu'il donne au congrès des écrivains et artistes noirs, intitulée « Racisme et culture » :

www.ina.fr/audio/PH909013001

- Un hommage rendu par Christiane Taubira en 2013 :

https://www.youtube.com/watch?v=S-JHc-U_3XY

B. *Peau noire, masques blancs*.

« Je parle de millions d'hommes à qui on a inculqué savamment la peur, le complexe d'infériorité, le tremblement, l'agenouillement, le désespoir, le larbinisme »

Ces mots écrits par Aimé Césaire dans *Discours sur le colonialisme* en 1935, Frantz Fanon en fait l'ouverture de *Peau noire, masques blancs* publié en 1952 aux Editions du Seuil. Dans cet ouvrage, il analyse les conséquences psychologiques du colonialisme, non seulement bien évidemment sur le colonisé, mais aussi sur le colonisateur. Pour ce faire, il se nourrit tout à la fois de ses propres expériences médicales, de théories psychanalytiques et de littérature.

Voici les dernières lignes du texte dans lesquels il lance ces mots fameux :

« Le nègre n'est pas. Pas plus que le Blanc » :

« Moi, l'homme de couleur, je ne veux qu'une chose : Que jamais l'instrument ne domine l'homme. Que cesse à jamais l'asservissement de l'homme par l'homme. C'est-à-dire de moi par un autre. Qu'il me soit permis de découvrir et de vouloir l'homme, où qu'il se trouve. Le nègre n'est pas. Pas plus que le Blanc.

Tous deux ont à s'écarter des voix inhumaines qui furent celles de leurs ancêtres respectifs afin que naisse une authentique communication. Avant de s'engager dans la voix positive, il y a pour la liberté un effort de désaliénation. Un homme, au début de son existence, est toujours congestionné, est noyé dans la contingence. Le malheur de l'homme est d'avoir été enfant.

C'est par un effort de reprise sur soi et de dépouillement, c'est par une tension permanente de leur liberté que les hommes peuvent créer les conditions d'existence idéales d'un monde humain.

Supériorité? Infériorité?

Pourquoi tout simplement ne pas essayer de toucher l'autre, de sentir l'autre, de me révéler l'autre?

Ma liberté ne m'est-elle donc pas donnée pour édifier le monde du

Toi?

À la fin de cet ouvrage, nous aimerions que l'on sente comme nous la dimension ouverte de toute conscience.

Mon ultime prière :

O mon corps, fais de moi toujours un homme qui interroge! ».

Frantz Fanon, *Peau noire, masques blancs*, coll. Points, Editions Seuil.

Voici un extrait de l'analyse du texte faite par Yvan Fotia sur le site « Les figures de la domination » :

« Dans ce livre, ce qui intéresse Fanon, c'est de procéder à la « destruction » de la « prise en masse d'un complexe psycho-existential », dû au fait de la « mise en présence des races blanche et noire » : en clair, il fait œuvre ici, de lecture et d'analyse des mécanismes d'aliénation qui cimentent la relation entre les blancs et les noirs ; de destruction des mythes qui alimentent le rapport colonial (y compris à travers certains travaux scientifiques de l'époque, par exemple lié au complexe d'infériorité qui est considéré même chez les scientifiques les plus progressistes comme essentialisé chez le « noir ») ; de compréhension des mécanismes de reproduction des hiérarchies qui président aux rapports de « races » tels qu'ils éclatent au grand jour à l'époque (et qui ont été enfouis de nos jours sous la pression bien pensante de la bien séance imposée par la doxa anti-raciste moralisatrice, mais qui n'ont pas réellement été éliminés, sous ce vernis) (...) ».

Pour lire l'intégralité de Yvon Fotia, « Frantz Fanon, la vérité noire, l'expérience anti-coloniale », in, *Les Figures de la Domination*

<http://www.lesfiguresdeladomination.org/index.php?id=239>.

Dernier livre de Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre* est publié en 1961 aux Editions Maspero. L'auteur meurt quelques jours plus tard. Il y analyse les rapports de domination entre colonisateur et colonisé, prône la lutte et l'émancipation. Le texte servira de référence à de nombreux mouvements de libération. Il y écrit :

« Le colonisé, donc, découvre que sa vie, sa respiration, les battements de son cœur sont les mêmes que ceux du colon. Il découvre qu'une peau de colon ne vaut pas plus qu'une peau d'indigène. C'est dire que cette découverte introduit une secousse essentielle dans le monde. Toute l'assurance nouvelle et révolutionnaire du colonisé en découle. Si, en effet, ma vie a le même poids que celle du colon, son regard ne me foudroie plus, ne m'immobilise plus, sa voix ne me pétrifie plus. Je ne me trouble plus en sa présence. Pratiquement, je l'emmerde. Non seulement sa présence ne me gêne plus, mais déjà je suis en train de lui préparer de telles embuscades qu'il n'aura bientôt d'autre issue que la fuite ».

Puis conclut :

« Si nous voulons transformer l'Afrique en une nouvelle Europe, l'Amérique en une nouvelle Europe, alors confions à des Européens les destinées de nos pays. Ils sauront mieux faire que les mieux doués d'entre nous.

Mais si nous voulons que l'humanité avance d'un cran, si nous voulons la porter à un niveau différent de celui où l'Europe l'a manifestée, alors il faut inventer, il faut découvrir.

Si nous voulons répondre à l'attente de nos peuples, il faut chercher ailleurs qu'en Europe

Davantage, si nous voulons répondre à l'attente des Européens, il ne faut pas leur renvoyer une image, même idéale, de leur société et de leur pensée pour lesquelles ils éprouvent épisodiquement une immense nausée.

Pour l'Europe, pour nous-mêmes et pour l'humanité, camarades, il faut faire peau neuve, développer une pensée neuve, tenter de mettre sur pied un homme neuf ».

Frantz Fanon, *Les Damnés de la terre*, Maspero, 1961.

Malade, Frantz Fanon écrit à Maspero son éditeur :

« Demandez à Sartre de me préfacer. Dites-lui que chaque fois que je me mets à ma table, je pense à lui. Lui qui écrit des choses si importantes pour notre avenir. »

Jean-Paul Sartre accepte.

Voici un extrait de la préface :

« Voilà ce que Fanon explique à ses frères d'Afrique, d'Asie, d'Amérique latine : nous réaliserons tous ensemble et partout le socialisme révolutionnaire ou nous serons battus un à un par nos anciens tyrans. Il ne dissimule rien ; ni les faiblesses, ni les discordes, ni les mystifications. Ici le mouvement prend un mauvais départ ; là, après de foudroyants succès, il est en perte de vitesse ; ailleurs il s'est arrêté : si l'on veut qu'il reprenne, il faut que les paysans jettent leur bourgeoisie à la mer. Le lecteur est sévèrement mis en garde contre les aliénations les plus dangereuses : le leader, le culte de la personne, la culture occidentale et, tout aussi bien, le retour du lointain passé de la culture africaine : la vraie culture c'est la Révolution ; cela veut dire qu'elle se forge à chaud. Fanon parle à voix haute ; nous, les Européens, nous pouvons l'entendre : la preuve en est que vous tenez ce livre entre vos mains.

(...) Vous savez bien que nous sommes des exploiters. Vous savez bien que nous avons pris l'or et les métaux puis le pétri des " continents neufs " et que nous les avons ramenés dans vieilles métropoles. Non sans d'excellents résultats : des pals des cathédrales, des capitales industrielles ; et puis quand crise menaçait, les marchés coloniaux étaient là pour l'amortir ou la détourner. L'Europe, gavée de richesses, accorda de jure l'humanité à tous ses habitants : un homme, chez nous, ça veut dire un complice puisque nous avons tous profité de l'exploitation coloniale. Ce continent gras et blême finit par donner de ce que Fanon nomme justement le " narcissisme ".

(...) C'est la fin, comme vous voyez : l'Europe fait eau de toute part.



Cinq livres.
Présenté par Zohra Berloquin
et Yasmine Jebbari.
Photographie réalisée à l'atelier
de Florence Lazar. Juin 2015.

(...) Que s'est-il donc passé? Ceci, tout simplement, que nous étions les sujets de l'histoire et que nous en sommes à présent les objets. Le rapport des forces s'est renversé, la décolonisation est en cours; tout ce que nos mercenaires peuvent tenter c'est d'en retarder l'achèvement.»

Ouvrage consultable: *Les damnés de la terre*

Pour en Savoir plus:

<http://www.franceculture.fr/2011-12-05-frantz-fanon-la-pensee-et-l-action>

4) Édouard Glissant

Édouard Glissant est un écrivain martiniquais, romancier, poète, dramaturge et essayiste, né en 1928, et mort à Paris en 2011. Il forge plusieurs concepts essentiels: «l'antillanité», «la créolisation», «le tout-monde».

Il s'agit, à chaque fois, de postuler une identité mobile, ouverte, ce qu'il nomme une « Identité-relation ». Ainsi dit-il en 2005, dans un entretien avec Frédéric Joignot publié dans *Le Monde 2*:

«Les identités fixes deviennent préjudiciables à la sensibilité de l'homme contemporain engagé dans un monde-chaos et vivant dans des sociétés créolisées. L'Identité-relation, ou l'«identité-rhizome» comme l'appelait Gilles Deleuze, semble plus adaptée à la situation. C'est difficile à admettre, cela nous remplit de craintes de remettre en cause l'unité de notre identité, le noyau dur et sans faille de notre personne, une identité refermée sur elle-même, craignant l'étrangeté, associée à une langue, une nation, une religion, parfois une ethnie, une race, une tribu, un clan, une entité bien définie à laquelle on s'identifie. Mais nous devons changer notre point de vue sur les identités, comme sur notre relation à l'autre.

Nous devons construire une personnalité instable, mouvante, créatrice, fragile, au carrefour de soi et des autres. Une Identité-relation. C'est une expérience très intéressante, car on se croit généralement autorisé à parler à l'autre du point de vue d'une identité fixe. Bien définie. Pure. Atavique.

Maintenant, c'est impossible, même pour les anciens colonisés qui tentent de se raccrocher à leur passé ou leur ethnie. Et cela nous remplit de craintes et de tremblements de parler sans certitude, mais nous enrichit considérablement. »

Pour accéder à l'ensemble de l'entretien :

http://www.lemonde.fr/disparitions/article/2011/02/04/pour-l-ecrivain-edouard-glissant-la-creolisation-du-monde-etait-irreversible_1474923_3382.html

En 1990, dans un ouvrage éponyme paru chez Gallimard, Édouard Glissant en appelle à une « poétique de la relation ». Voici comment l'ouvrage est présenté sur le site consacré à l'auteur :

« C'est certainement le tournant de la réflexion de Glissant qui se joue dans ce troisième volume de la Poétique. L'oeuvre entière sera désormais accordée à cette place déterminante dans l'ensemble notionnel, de la Relation, comprise à la fois comme processus et idéal des liens tissés entre identités, véritable acception du creuset à reconnaître dans la quête réciproque, la rencontre finalement, des cultures entre elles. C'est elle qui détermine la nécessaire mutation des humanités, des cultures ataviques aux cultures composites, de l'identité racine à l'identité rhizome. On peut le dire, l'armature philosophique des développements à venir de la pensée de Glissant est édifiée dans cet essai qui permet donc de cerner les contours et variations à venir. Tout se passe comme si la quête identitaire était désormais achevée, et que tout se jouait dorénavant sur le terrain de l'ouverture maximale. Cette Relation fonde donc dans le domaine de la culture antillaise, le concept de créolisation comme pivot mobile et dynamique (plutôt que le donné de la créolité), essayant pour l'évolution mondiale, en un modèle possible du contact des cultures ».

Pour consulter le site consacré à Édouard Glissant :

<http://www.edouardglissant.fr/index.html>

Dans un ouvrage paru en 1997, il explicite le concept de « Tout-monde » :

« J'appelle Tout-monde notre univers tel qu'il change et perdure en échangeant et, en même temps, la « vision » que nous en avons. La totalité-monde dans sa diversité physique et dans les représentations qu'elle nous inspire : que nous ne saurions plus chanter, dire ni travailler à souffrance à partir de notre seul lieu, sans plonger à l'imaginaire de cette totalité. Les poètes l'ont de tout temps pressenti. Mais ils furent maudits, ceux d'Occident, de n'avoir pas en leur temps consenti à l'exclusive du lieu, quand c'était la seule forme requise. Maudits aussi, parce qu'ils sentaient bien que leur rêve du monde en préfigurait ou accompagnait la Conquête. La conjonction des histoires des peuples propose aux poètes d'aujourd'hui une façon nouvelle. La mondialité, si elle se vérifie dans les oppressions et les exploitations des faibles par les puissants, se devine aussi et se vit par les poétiques, loin de toute généralisation ».

Édouard Glissant,

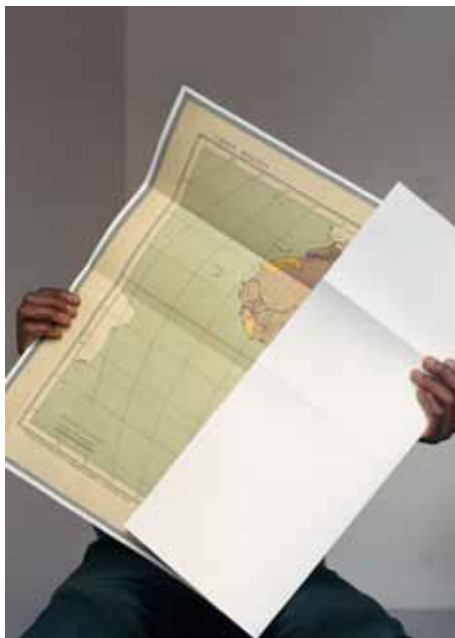
Traité du Tout-monde, Gallimard, 1997.

Sur le site de France Culture, Anne Consigny lit un extrait du texte :

<http://www.franceculture.fr/oeuvre-traite-du-tout-monde-de-edouard-glissant>

On peut aussi consulter un entretien télévisé avec Laure Adler :

<https://www.youtube.com/watch?v=htIto1xtYBw>



Carte muette de l'Afrique, début du 20^{ème} siècle.
Reproduction. BNF.
Présenté par Moussa Meite.
Photographie réalisée au collège Aimé Césaire. Février 2015.

IV - Colonialisme et cartographie

1) Visions ethnocentrées des continents

Nous renvoyons ici à l'excellent dossier constitué par la BPI sur ce thème :

<http://www.bpi.fr/geographie/visions-ethnocentrees-des-continents>.

Voici l'introduction à ce dossier :

« Le rôle de la carte est de découvrir, nommer, inscrire, retrouver : autant de fonctions instrumentalisées par les puissances européennes de la fin du 19^e siècle, pour servir leurs ambitions expansionnistes.

En dévoilant de nouvelles terres, dont elle propose une représentation, la cartographie a permis à ces puissances de passer de l'exploration à la conquête militaire puis à la délimitation et à l'administration de ces territoires.

Faut-il voir, avec le fondateur des études post-coloniales, Edward W. Saïd, l'impérialisme comme un « acte de violence géographique, par lequel la quasi-totalité de l'espace mondial est explorée, cartographiée et finalement annexée », et faire de la géographie la science « coloniale » par excellence ?

Les géographes français et britanniques, face à l'héritage colonial de leur science ont exercé un droit d'inventaire implacable à partir des années 1970.

Depuis les années 2000, cette évaluation du rôle

colonial de leur discipline se fait plus nuancée.

Cet héritage colonial n'est pas sans incidences sur notre représentation du monde. Dans quelle mesure la géographie actuelle intègre-t-elle les représentations vernaculaires qu'ont les autochtones de leurs territoires, et ne véhicule-t-elle pas encore et toujours des savoirs eurocentristes ?

Dans ce dossier, nous vous proposons quelques pistes à explorer dans le monde de la cartographie des 19^e et 20^e siècles. »

1.



2.

2) Made In Algérie

Made In Algérie est le nom d'une exposition organisée au Mucem, à Marseille, du 19 janvier au 18 mai 2016. Mais c'est aussi le nom d'un séminaire qui s'est tenu à l'EHESS en 2015.

Voici comment, sur le site, est présentée l'exposition :

«*Made in Algeria – Généalogie d'un territoire* est la première exposition d'envergure jamais réalisée consacrée à la représentation d'un territoire et sa fabrique : celui de l'Algérie. Elle aura lieu au MuCEM du 19 janvier au 18 mai 2016.

Pour cet événement, des cartes rares du Service Historique de la Défense seront pour la première fois exposées. Elles montrent comment l'invention cartographique a accompagné la conquête de l'Algérie et sa description. Des œuvres majeures, notamment celles du Château de Versailles illustrant la conquête de l'Algérie, seront enfin de nouveau présentées au public. Des créations contemporaines, certaines constituées de matériaux iconographiques inédits, seront inaugurées.

L'exposition, par la mise en rapport d'œuvres et de documents variés, présente à la fois la fabrique coloniale de l'Algérie, ses représentations et sa diffusion, et distingue ce qui de cette fabrique a été écarté, rendu invisible ou illisible. (...)»

1. Carte marine de l'Océan Atlantique Nord-Est, de la mer Méditerranée, de la mer Noire, de la mer Rouge, 1413.

Reproduction. BNF. Source Gallica.

Présenté par Isaac Lutte.

Réalisée sur peau par Mecia de Viladestes, catalan basé à Majorque, cette carte décrit les routes commerciales de l'Afrique et du golfe Persique ainsi que la circulation des marchandises jusqu'en Europe du Nord. En bas, le sultan Mansa Mousa du Mali, représenté avec les attributs d'un souverain occidental. Photographie réalisée au collège Aimé Césaire. Février 2015.

2. The hobo-dyer Equal Area projection, 2002. Australie.

Reproduction.

Présenté par Dionkon Cissako.

Dans cette carte, le Nord et le Sud sont inversés par rapport aux conventions habituellement utilisées en Europe. Le but : mettre l'Australie au centre et rendre visibles les circulations commerciales des pays émergents ; comprendre que la question du « centre » est essentiellement une question du point de vue, de la présentation.

Photographie réalisée au collège

Aimé Césaire. Mai 2015.

1.



2.

1. A new map of Africa,
by John Gravy, graveur, 1805.
Reproduction.

Présenté par Malamine Trore.

Au 18^{ème} siècle se développe le « blanc cartographique » : des zones entières jusqu'à alors souvent remplies d'éléments plus ou moins imaginaires sont désormais, comme ici, laissées vides. A cela, plusieurs raisons possibles : la méconnaissance d'un territoire, l'indifférence ou la volonté de faire croire qu'il est inoccupé.

Photographie réalisée au collège
Aimé Césaire. Mai 2015.

2. Bague,
BDIC Invalides.

(Bibliothèque de Documentation
Internationale et Contemporaine).
Portée par Fanta et Kadiata Keita.

Datant de la première guerre mondiale,
cette bague figure l'insigne de la Croix Rouge.
Fabriquée avec des perles, elle fut offerte
par un tirailleur sénégalais à l'infirmière
qui le soigna.

Photographie réalisée au Musée de L'Histoire
Contemporaine, Hôtel des Invalides.
Avril 2015.

V - Études postcoloniales

Les études postcoloniales naissent dans les années 1980. Le point de départ en est *L'Orientalisme*, ouvrage publié par Edward Said en 1978, et dont nous parlerons tout à l'heure. Ces études tentent de critiquer les modèles de pensées hérités de la période coloniale pour en créer de nouveaux.

1) Tentative de définition

Voici ce que les universitaires Maxime Cervulle et Nelly Quemener écrivent à ce sujet :

«Mettant en cause l'idée selon laquelle la décolonisation aurait constitué une coupure dans le temps colonial, les études postcoloniales s'éloignent aussi des conceptions linéaires et téléologiques de la temporalité, sensibles dans l'idée de « progrès » ou de « sens de l'Histoire ». Aussi critiquent-elles les compréhensions séquentielles, c'est à dire causales de l'histoire. Elles invitent en outre à repenser les rapports géographiques au travers d'une contre-cartographie du monde qui remet en cause la relations unilatérale du « centre » (la métropole coloniale) aux « périphéries » (les colonies ou les pays ex-colonisés).»

Maxime Cervulle et Nelly Quemener, *Cultural studies, Théories et méthodes*, Armand Colin, 2015.

Dans un entretien publié par la revue *Esprit*, Achille Membe, professeur d'histoire et de sciences politiques, auteur de *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Paris, Karthala, 2000, insiste sur

la dimension hétérogène de ce que recouvre le vocable « études coloniales ».

« La configuration intellectuelle connue dans le monde anglo-saxon sous le vocable d' « études post-coloniales » ou de « théorie postcoloniale » se caractérise par son hétérogénéité, et il est difficile de résumer en quelques mots ce qui en constitue l'originalité.

Peut-être faut-il commencer en précisant qu'elle n'a pas grand-chose à voir avec la caricature que le chœur des repentis a fait du « tiers-mondisme » en France. Il s'agit, en vérité, d'une pensée à plusieurs entrées, qui est loin d'être un système parce qu'en grande partie, elle se fait elle-même en même temps qu'elle fait sa route. Voilà pourquoi, à mon avis, il est exagéré d'en parler comme d'une « théorie ». Tributaire à la fois des luttes anticoloniales et anti-impérialistes d'un côté, et, de l'autre, des héritages de la philosophie occidentale et des disciplines constitutives des humanités européennes, elle est une pensée éclatée – ce qui fait sa force, mais aussi sa faiblesse. En dépit de son éclatement, il est possible de relever certaines manières de raisonner, ou certains arguments propres à ce courant de pensée, et dont la contribution à une lecture alternative de notre modernité est considérable.

J'évoquerai pour commencer la critique, non pas de l'Occident sui generis, mais des effets d'aveuglement et de cruauté induits par une certaine conception – je dirais coloniale – de la raison, de l'humanisme et de l'universalisme (...).

Pour lire l'intégralité de l'entretien :

<http://www.esprit.presse.fr/archive/review/article.php?code=13807>

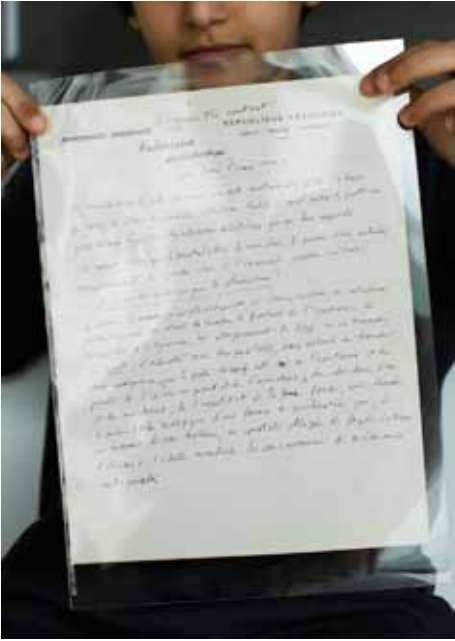
Il est à noter qu'en France, les études postcoloniales ont mis du temps à apparaître, et sont aujourd'hui encore vivement critiquées. Dans le mémoire de sciences politiques déjà cité en partie I de ce dossier, *Trouble dans l'identité nationale*, Tammouz Al-Douri explicite les raisons de ces réticences françaises :

« Sur le plan politique, les postcolonial studies sont vues comme le symbole d'un modèle anglo-saxon à l'opposé du modèle républicain :

« communautariste », ethnicisant, fragmenté, religieux. À l'inverse, le modèle républicain français est défini comme « universaliste », ne faisant pas la distinction entre les citoyens français, « indivisible » et « laïque ». On peut remarquer à quel point cette vision du modèle républicain français repose sur l'oubli du passé colonial. Ce que nous voudrions souligner ici, c'est que le rejet des postcolonial studies n'a pas eu lieu à la suite d'un débat argumenté entre intellectuels français et étrangers, mais qu'il a été rejet du débat lui-même, fondé sur un réflexe nationaliste. Ce nationalisme français a en commun avec tous les nationalismes sa vocation à justifier une « exception française », mais a ceci de particulier qu'il fonde cette exception sur l' « universalisme » de son modèle républicain, de sa culture, de sa langue. À ce rejet de nature idéologique, il faut ajouter le conservatisme de l'Université française qui a, jusqu'à aujourd'hui, des difficultés à faire de la place à des champs d'études « transdisciplinaires ». Or, nous avons souligné qu'une des caractéristiques des postcolonial studies est justement de s'intéresser aussi bien à la littérature qu'à l'histoire ou aux sciences politiques.

La tendance de fond a donc été, durant les quarante années qui ont suivi l'indépendance algérienne, au tabou sur le passé colonial et au rejet des études postcoloniales. Pour confirmer cette analyse, il suffit de comparer les dates de parutions des grands ouvrages des postcolonial studies et la date de sortie de leurs traductions françaises. L'essai fondamental de la linguiste américaine *Gayatri Spivak Can the Subaltern speak ?*, publié pour la première fois en langue anglaise en 1988, est traduit en France en 2006 aux éditions Amsterdam. Le premier recueil de textes du critique culturel Stuart Hall de nationalité britannique est publié en 2007, toujours aux éditions Amsterdam. Et les exemples de retard dans la traduction et l'édition sont nombreux. Pourtant, malgré le retard, ces livres dont certains sont devenus classiques sont aujourd'hui traduits ou, au moins, ne sont plus ignorés. Avec près de trente ans de décalage, le débat postcolonial semble être posé en France aussi bien dans le débat public, comme nous l'avons vu en introduction, que dans le champ académique où une nouvelle génération d'intellectuels se réclament d' « études postcoloniales » à la française ».

1.



2.

Pour lire l'intégralité du mémoire :

http://doc.sciencespo-lyon.fr/Ressources/Documents/Etudiants/Memoires/Cyberdocs/MFE2011/al-douri_t/pdf/al-douri_t.pdf

2) *L'Orientalisme* d'Edward Said

En 1978, le palestinien Edward Said, naturalisé américain, professeur de littérature à la Columbia University de New York, publie *L'Orientalisme*, ouvrage qui sera à l'origine des *Études postcoloniales* et aura un succès retentissant. Il y analyse la manière dont l'Occident a enfermé l'Orient dans un système de représentations.

«La vie d'un Palestinien arabe en Occident, dit-il, en particulier en Amérique, est décourageante. Le filet de racisme, de stéréotypes culturels, d'impérialisme politique, d'idéologie déshumanisante qui entoure l'Arabe ou le musulman est réellement très solide»

Il présente lui même son ouvrage ainsi :

«Voici comment d'Eschyle à Kissinger, de Marx à Barrès, l'Occident a tenu un discours sur l'Orient. Mais, puisque «l'Orient» n'existe pas, d'où vient ce discours et comment expliquer son étonnante stabilité à travers les âges et les idéologies? «L'Orient» est une création de l'Occident, son double, son contraire, l'incarnation de ses craintes et de son sentiment de supériorité tout à la fois, la chair d'un corps dont il ne voudrait être que l'esprit.

1. Manuscrit original de l'article d'Aimé Césaire, *L'impossible contact*, 1948. Musée du Quai Branly.

Présenté par Ryan Bakri.

De 1945 à 1993, l'écrivain et homme politique Aimé Césaire est député de la Martinique. Homme de lettres, il travaille fréquemment à la bibliothèque de l'Assemblée Nationale. Publié dans la revue *Chemins du Monde*, «*L'impossible contact*» est la première version du Discours sur le colonialisme qui sera publié en 1950.

Photographie réalisée dans les locaux du Quai Branly. Avril 2015.

2. 1er festival culturel panafricain, Alger, 1969.

Présenté par Jenisvar Nadesu et Chérif Sila. Contrairement au festival mondial des Arts nègres, centré sur l'Afrique subsaharienne, porté par un gouvernement engagé dans les luttes tricontinentales et tiers-mondistes, le festival d'Alger est animé par une visée panafricaine. Il voit émerger une nouvelle génération d'intellectuels qui délaisse le concept de «négritude» forgé par Aimé Césaire pour lui préférer celui de «conscience nationale» basé sur les idées de Frantz Fanon.

Photographie réalisée dans les locaux des Archives du Quai Branly. Avril 2015.

À étudier l'orientalisme, présent en politique et en littérature, dans les récits de voyage et dans la science, on apprend donc peu de choses sur l'Orient, et beaucoup sur l'Occident. Le portrait que nous prétendons faire de l'Autre est, en réalité, tantôt une caricature, tantôt un complément de notre propre image.

L'idéologie orientaliste s'est échappée depuis longtemps déjà du cabinet des savants pour précéder Napoléon dans sa conquête de l'Égypte ou suivre la guerre du Liban.»

Sur le site «*Périphéries*», la journaliste et essayiste Mona Chollet analyse la pensée d'Edward Said :

«L'orientalisme a d'abord été une science, celle de savants qui se rendaient en Orient «bardés d'inébranlables maximes abstraites», dont ils ne pensaient qu'à prouver la validité. Du décalage qu'ils constataient forcément entre la réalité et les «vérités moïsiques» qu'ils avaient apprises est née «la mythologie du mystérieux Orient, l'idée que les Asiatiques sont impénétrables». «C'est, semble-t-il, un défaut

fort courant que de préférer l'autorité schématique d'un texte aux contacts humains directs, qui risquent d'être déconcertants. » Ce fonctionnement en circuit fermé est le grand trait de l'orientalisme. Ses doctrines faisaient autorité : « L'Orient a dû passer par le filtre accepté de l'orientalisme en tant que système de connaissances pour pénétrer dans la conscience occidentale. »

Pour lire l'intégralité du texte :

<http://www.peripheries.net/article204.html>

3) *Les subalternes peuvent-elles parler?*, Gayatri Chakravorty Spivak

Originaire du Bengale, Gayatri Chakravorty Spivak est professeure de littérature, théoricienne du marxisme et du féminisme et directrice du Center for Comparative Literature and Society à l'Université de Columbia, à New York. En 1988, elle publie un livre important : *Les subalternes peuvent-elles parler?*

Le concept de subalterne avait été forgé dans les années 1930 par le philosophe italien Antonio Gramsci qui décrivait alors des groupes sociaux dominés, et sans identité de classe. Il écrivait ainsi :

« Les groupes subalternes subissent toujours l'initiative des groupes dominants même quand ils se rebellent et se soulèvent : seule la victoire « permanente » brise, et pas immédiatement, la subordination. En réalité, même quand ils paraissent triomphants, les groupes subalternes sont seulement en état de défense et d'alerte. Toute trace d'initiative autonome de la part de groupe subalternes devrait donc être d'une valeur inestimable pour l'historien intégral ; il résulte de cela qu'une telle histoire ne peut être traitée que par monographie et que chaque monographie demande une somme considérable de matériaux souvent difficile à rassembler [...] Souvent les groupes sociaux subalternes sont d'une autre race (autre culture et autre religion) que les groupes dominants et souvent ils sont un mélange de races diverses, comme dans le cas des esclaves. [...] Les classes subalternes, par définition, ne sont pas unifiées et ne peuvent s'unifier tant qu'elles ne peuvent pas devenir « État » : aussi leur histoire est-elle mêlée

à celle de la société civile, c'est une fonction « fragmentée » et discontinue de l'histoire de la société civile et, par ce biais, de l'histoire des États ou des groupes d'États ».

Antonio Gramsci, *Cahiers de Prison*, Gallimard NRF, 1996.

Si Spivak s'intéresse plus particulièrement aux cas indiens, sa pensée - qui s'inscrit dans le cadre des subaltern studies - peut éclairer des réflexions sur l'émancipation. Voici comment elle présente elle-même son texte :

« En suivant un parcours nécessairement sinueux, cet essai partira d'une critique des efforts déployés actuellement en Occident [notamment par Gilles Deleuze et Michel Foucault] visant à problématiser le sujet, pour aboutir à la question de la représentation du sujet du Tiers-Monde dans le discours occidental. Chemin faisant, l'occasion me sera donnée de suggérer qu'il y a en fait implicitement chez Marx et Derrida un décentrement du sujet plus radical encore. J'aurai de plus recours à l'argument, qui surprendra peut-être, selon lequel la production intellectuelle occidentale est, de maintes façons, complice des intérêts économiques internationaux de l'Occident. Pour finir, je proposerai une analyse alternative des rapports entre les discours de l'Occident et la possibilité pour la femme subalterne de parler (ou la possibilité de parler en son nom). Je tirerai mes exemples spécifiques du cas indien, à travers la discussion approfondie du statut extraordinairement paradoxal de l'abolition par les Britanniques du sacrifice des veuves. »

Gayatri Chakravorty Spivak, *Les subalternes peuvent-elles parler?*, Editions Amsterdam, 2009. Traduit de l'anglais par Jérôme Vidal.

VI - Pistes pédagogiques

1) Enseigner la colonisation

- Un dossier fort utile sur le Site Clionaute recense un ensemble d'outils permettant l'enseignement de la colonisation. Si ce dossier s'adresse avant tout aux enseignants de lycée, il peut être utilisé par tous :

<http://www.clionautes.org/spip.php?article921#VgvYy87Z2dM>

- Déjà cité dans la partie 1, le site « Mémoires de l'esclavage » comprend un très instructif livret pédagogique :

<http://www.lesmemoiresdesesclavages.com/index.html>

- On peut également débattre en classe de l'actualité de la colonisation : en reste-t-il des traces ? Où ? Lesquelles ? Comment les trouver ? Les attraper ? Les transformer pour en faire une oeuvre plastique (collage, montage, etc.) ou littéraire (poésie, guide touristique, etc.)

- Une promenade dans le Paris Colonial : Inventer une promenade dans le Paris Colonial. Trouver les lieux. Inventer les itinéraires. Les élèves deviennent guides, médiateurs. Ils entraînent les parents, le personnel éducatif, les autres élèves. Il ne s'agit pas de faire une visite guidée, de s'inscrire dans une logique touristique, mais - de lieu en lieu - d'inventer une promenade à laquelle chacun participe.

On peut commencer par choisir un certain nombre de lieux : le site de l'exposition coloniale de 1931, mais aussi les lieux trouvés par Louis-Georges Tin en 2013, à l'occasion d'une visite qu'il organisa lui-même à l'occasion de la semaine anticoloniale et antiraciste, et dont on peut trouver trace dans l'article suivant :

rue89.nouvelobs.com/.../colonial-tour-a-paris-eviter-les-trous-memoire-249885

Divers documents permettent de se faire une idée de ce que fut l'exposition coloniale de 1931 :

<http://www.palais-portedoree.fr/fr/decouvrir-le-palais/lhistoire-du-palais/lexposition-coloniale-de-1931>

<http://fresques.ina.fr/jalons/fiche-media/InaEdu04713/l-exposition-coloniale-de-1931-a-vincennes.html>

On pourra aussi travailler avec profit sur un texte de Didier Daeninckx, *Cannibale*, qui relate le voyage et le séjour de 111 kanaks, exhibés comme « cannibales authentiques » lors de l'exposition. Voici un extrait du texte :

« À Paris, il ne subsistait rien des engagements qu'avait pris l'adjoint du gouverneur à Nouméa. Nous n'avons pas eu droit au repos ni visité la ville. Un officiel nous a expliqué que la direction de l'Exposition était responsable de nous et qu'elle voulait nous éviter tout contact avec les mauvais éléments des grandes métropoles. Nous avons longé la Seine, en camion, et on nous a parqués derrière des grilles, dans un village kanak reconstitué au milieu du zoo de Vincennes, entre la fosse aux lions et le marigot des crocodiles. Leurs cris, leurs bruits nous terrifiaient. Ici, sur la Grande-Terre, on ne se méfie que du serpent d'eau, le tricot rayé. Et encore... les gamins s'amuse avec. C'est rare qu'il arrive à ouvrir sa gueule assez grand pour mordre ! Au cours des jours qui ont suivi, des hommes sont venus nous dresser, comme si nous étions des animaux sauvages. Il fallait faire du feu dans des huttes mal conçues dont le toit laissait passer l'eau qui ne cessait de tomber. Nous devions creuser d'énormes troncs d'arbres, plus durs que la pierre, pour construire des pirogues tandis que les femmes étaient obligées de danser le pilou-pilou à heures fixes. Au début, ils voulaient même qu'elles quittent la robe-mission et exhibent leur poitrine. Le reste du temps, malgré le froid, il fallait aller se baigner et nager dans une retenue d'eau en poussant des cris de bêtes. J'étais l'un des seuls à savoir déchiffrer quelques mots que le pasteur m'avait appris, mais je ne comprenais pas la signification du deuxième mot écrit sur la pancarte fichée au milieu de la pelouse, devant notre enclos :

« Hommes anthropophages de Nouvelle-Calédonie ».
Didier Daeninckx, *Cannibale*, Editions Verdier,



Affiche du Musée de l'Homme, 1941.
Collections de la région du Tchad.
Collection BDIC.
Présenté par Yanis Aftis.
Inauguré en 1938, le Musée de l'Homme a pour vocation de présenter l'homme dans sa diversité anthropologique, historique et culturelle. «L'humanité est un tout indivisible, non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps», écrit son créateur Paul Rivet, qui résista à Pétain et s'exila en Colombie en 1941. Photographie réalisée au Musée de L'Histoire Contemporaine, Hôtel des Invalides. Avril 2015.

1998

Une fiche présentée sur le site « annabac » propose un travail sur ce texte :

<https://www.annabac.com/content/daeninckx-cannibale>

- Collecte de témoignages : les élèves pourront collecter - avec du matériel sonore ou audiovisuel - des témoignages de ceux qui ont vécu la colonisation ou de leurs descendants.

2) Les revues

- On trouve, dans le dossier pédagogique du Musée du Quai Branly consacré à l'exposition « Présence Africaine », des outils pour aider les élèves à comprendre et à analyser ce qu'est une revue, ainsi qu'une proposition d'analyse d'un texte d'Alioune Diop :

http://www.quaibrany.fr/fileadmin/user_upload/enseignants/DOSSIER_PEDAGOGIQUE_PRESENCE_AFRICAINE_MUSEE_DU_QUAL_BRANLY.pdf

- Qu'est-ce qu'une revue ? On peut mener au CDI du collège un travail de recherche et d'analyse sur ce qu'est une revue. On peut, aussi, s'entretenir avec des responsables d'une revue choisie.

- On peut, aussi, créer un travail transversal et fonder une revue.

Questions préalables : Quel support (Papier ? Numérique ? Les deux ? In Situ ?). Quel nom ? Quelle périodicité ? Quelle ligne éditoriale ? Quelle image ? Quel lectorat ? Quelle diffusion ? Quelle mise en page ? Ces questions étant débattues avec les élèves, on décide de créer un comité éditorial, des équipes thématiques (liées à la recherche et à la fabrication d'images, à l'écriture de textes, à la mise en page, etc.)



Bague.

Portée par Fanta, Kadiata et Mariame Keita. Datant de la première guerre mondiale, cette bague figure l'insigne de la Croix Rouge. Fabriquée avec des perles, elle fut offerte par un tirailleur sénégalais à l'infirmière qui le soigna.

Photographie réalisée au Musée de L'Histoire Contemporaine, Hôtel des Invalides. Avril 2015.

3) Noir, nègre et négritude

- Le dossier pédagogique du Quai Branly cité plus haut propose un ensemble de travaux à mener sur les mots noir, nègre et négritude. Recherche personnelle, analyse de textes, etc :

http://www.quaibrantly.fr/fileadmin/user_upload/enseignants/DOSSIER_PEDAGOGIQUE_PRESENCE_AFRICAINE_MUSEE_DU_QUAI_BRANLY.pdf

- Le site de RFI abrite un dossier pédagogique consacré à la question de la négritude. Il est fondé sur l'écoute d'extraits sonores extraits des archives de la radio :

http://www1.rfi.fr/lfr//images/100/rfi_fiche_cesaire_negritude.pdf

- Inventer des mots, inventer une langue : à partir de textes d'Aimé Césaire, ou d'autres, on inventera des exercices poétiques destinés à transformer la langue et à favoriser l'invention par les élèves de langues singulières, hybrides. Ainsi pourra-t-on produire des mots valises, mots forgés à partir de plusieurs mots (négritude en est un). On pourra aussi travailler à partir d'un texte dans lequel les marqueurs de domination sont très forts (discours politique, par exemple) et le transformer de manière à le rendre grotesque. L'exercice est possible à partir de textes techniques.

4) Les cartes

- Les cartes sont, pour les artistes (notamment contemporains) sources de multiples inventions. Le site du CNDP propose un dossier pédagogique pour travailler sur les liens entre arts plastiques, histoire de l'art et cartographie :

http://www.cndp.fr/portails-disciplinaires/fileadmin/user_upload/arts/arts_plastiques/Documents_a_telecharger_actus/DOSSIER_cARTographie-print-complet.pdf

- Transformation de carte : transformer par le collage, les mots ou le dessin, l'ajout ou la suppression, une carte existante de manière à changer sa fonction, à en faire un outil singulier ou à mettre en évidence ce qui n'apparaît pas au premier coup d'oeil.

Florence Lazar remercie :

Les professeurs Bruno Franceschi,
Esperanza Moreno
et les élèves : Enzo Baldara, Ryan Bakri, Jérémy
Bazyre, Hadja Benyammi, Dionkon Cissako,
Mohamed Dansoko, Sounkarou Djacabi, Ibtihel
Djaihaidier, Malle Drame, Yasmine Jebbari,
Namori Karamoko, Kadiata Keita, Lucas
Lascols, Isaac Lutte, Moussa Meite, Jenisvar
Nadesu, Halima Raji, Jeanne Rouvera, Kadidia
Sakho et Malamine Traore.

Les prêteurs :

Pierre Boichu
(Archives de la Seine-Saint-Denis)

Christiane Yandé Diop et Suzanne Diop
(Présence Africaine)

Caroline Fleschi
(BDIC Invalides)

Sarah Frioux-Salgas
(Musée du Quai Branly)

Céline Lèbre
(BDIC Nanterre)

Et : Lotte Arndt, Thomas Bauer, Ryan
Boatright, Mme Carlier, Nicolas Chazeau,
Romuald Fonkoua, Mr Gigandet, Sylvie
Glissant, Dean Inkster, Kapwani Kiwanga,
Elise Leclerc-Bérimont, Dominique Lefrançois,
Mme Lungheretti, Stephanie Melyon-Reinette,
Guillaume Nahon, Rainer Oldendorf, Mme
Rabier, Pierre Ryngaert, Jean-Louis Sagot-
Duvaux, Lucia Sagradini-Neumann, Jean-
Yves Sarazin et Mr Terrana.